GALERIE DU TABLEAU

2016
UNE ANNÉE D'EXPOSITIONS

LA RÉGION

CONSEIL GÉNÉRAL

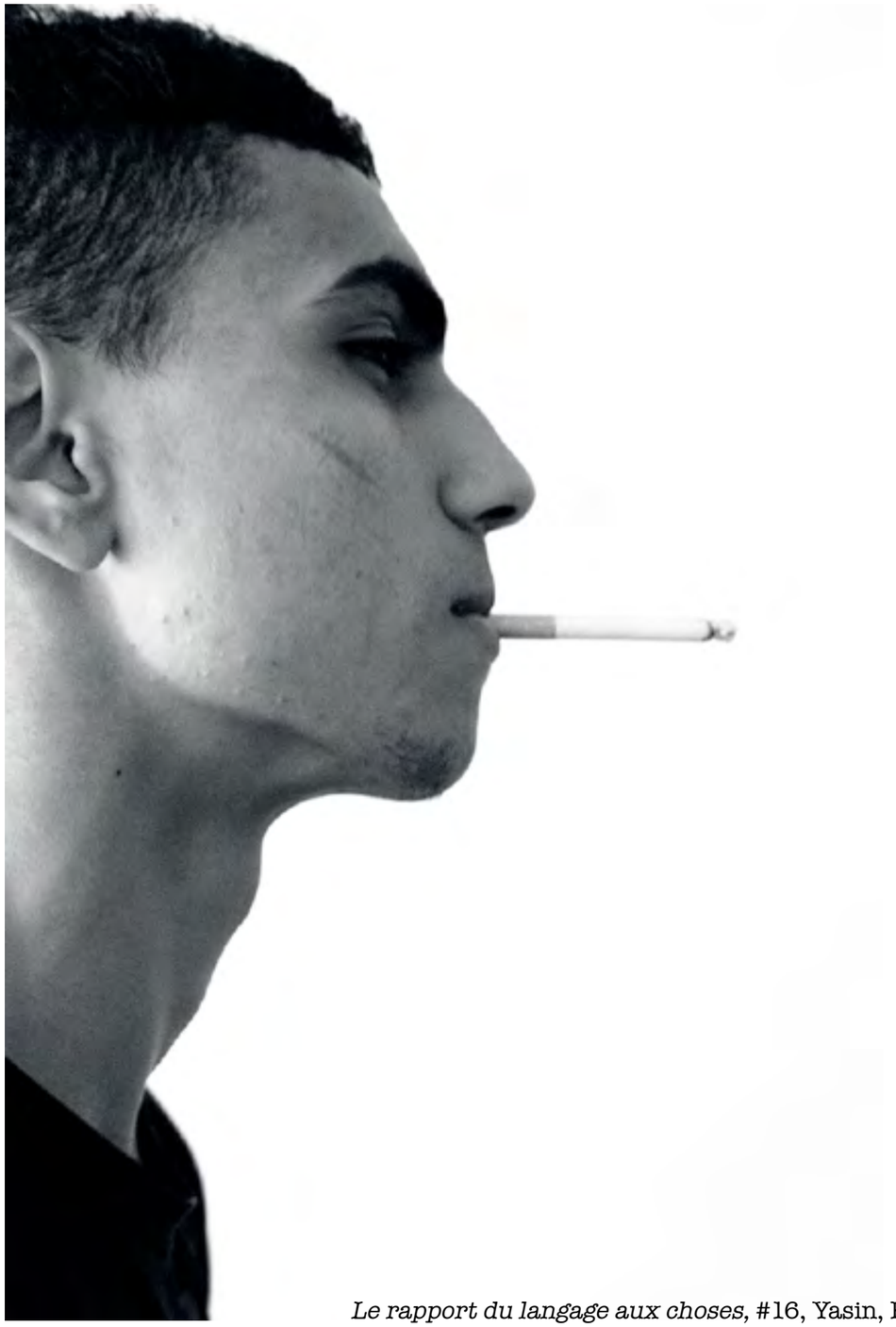
MARSEILLE

Galerie du Tableau

2016

une année d'expositions

MARC-ANTOINE SERRA



Le rapport du langage aux choses, #16, Yasin, Paris, 2013

Du 04 au 16 janvier 2016

« LA BEAUTÉ EST UNE FLÈCHE LENTE »

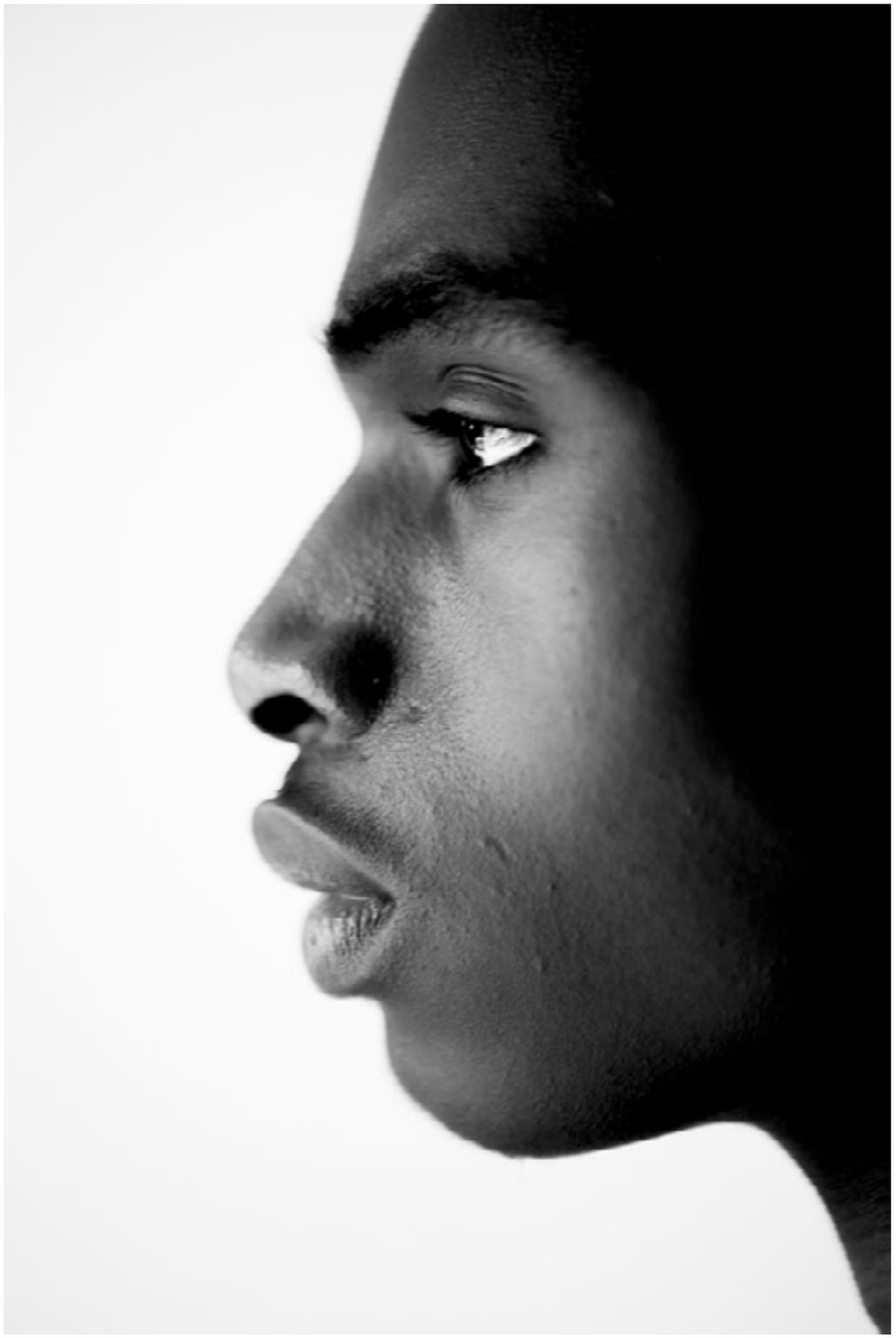
Texte et entretien Xavier Girard

Un cendrier en forme de poisson fume dans le petit jour. Le rocher des calanques dresse sa masse énorme à l'aplomb du viseur. Un garçon de profil tient entre ses lèvres une cigarette allumée. Un autre présente son torse de face au photographe, mais sa tête n'y est plus. Un autre encore disparaît derrière la fumée de sa cigarette. Sur le mur de la galerie, les images sont accrochées en ligne comme les pages d'un chemin de fer au mur d'une rédaction. Prises séparément les photos de Marc-Antoine Serra ne racontent rien ou presque. Elles pourraient figurer parmi ces Platitudes qu'interrogeait Eric de Chassey (Gallimard, 2006) en regroupant ce que l'histoire de la photo compte de plus frappant dans l'ordre du « frontal, sans profondeur, sans durée, sans intérêt ni narratif, ni symbolique ». Sur ces deux derniers points, les images exposées ici ne sont pas en reste. Le poisson fume tout comme le garçon, l'escalier grimpe ou dégringole comme la falaise et le visage s'efface derrière la fumée. Bien qu'elle ne livre aucune information et se montre parfaitement muette, la scène n'est pas dépourvue de point de fuite ou de hors-champ. Quant aux symboles, ils sont aussi gros que les îles Maïre et Tiboulin réunies. Il suffit de regarder le surplomb des calanques, qu'une autre photographie dresse verticalement, entre falaise de marbre et mont analogue, pour en avoir le cœur net. Lorsque Marc-Antoine Serra aligne un coin de grenier en désordre, un garçon qui se mord les doigts dans une attitude de repli, le même ou un autre enveloppé du linceul de la mariée, les choses se compliquent un peu plus. Et quand il y ajoute une vue d'architecture à l'antique, un profil de Black à la beauté radieuse et l'appareillage d'un mur des lamentations, la phrase photographique tourne à l'exposé. « La beauté est une flèche lente », prévient le titre de l'exposition. Pour qu'elle atteigne sa cible, nous dit Marc-Antoine Serra, il nous faut la suivre pas à pas, en dépit des écrans qui en ralentissent la trajectoire et dont la beauté n'est pas moins grande que ceux à qui ils font obstacle.

AU PIED DES COLLINES RONDES, #1, Dorian, Paris, 2015

C’EST VRAIMENT MOI, ET TU L’AS PHOTOGRAPHIÉ

DÉSORMAIS NI PURS NI CORROMPUS , Antoine, Paris, 2014



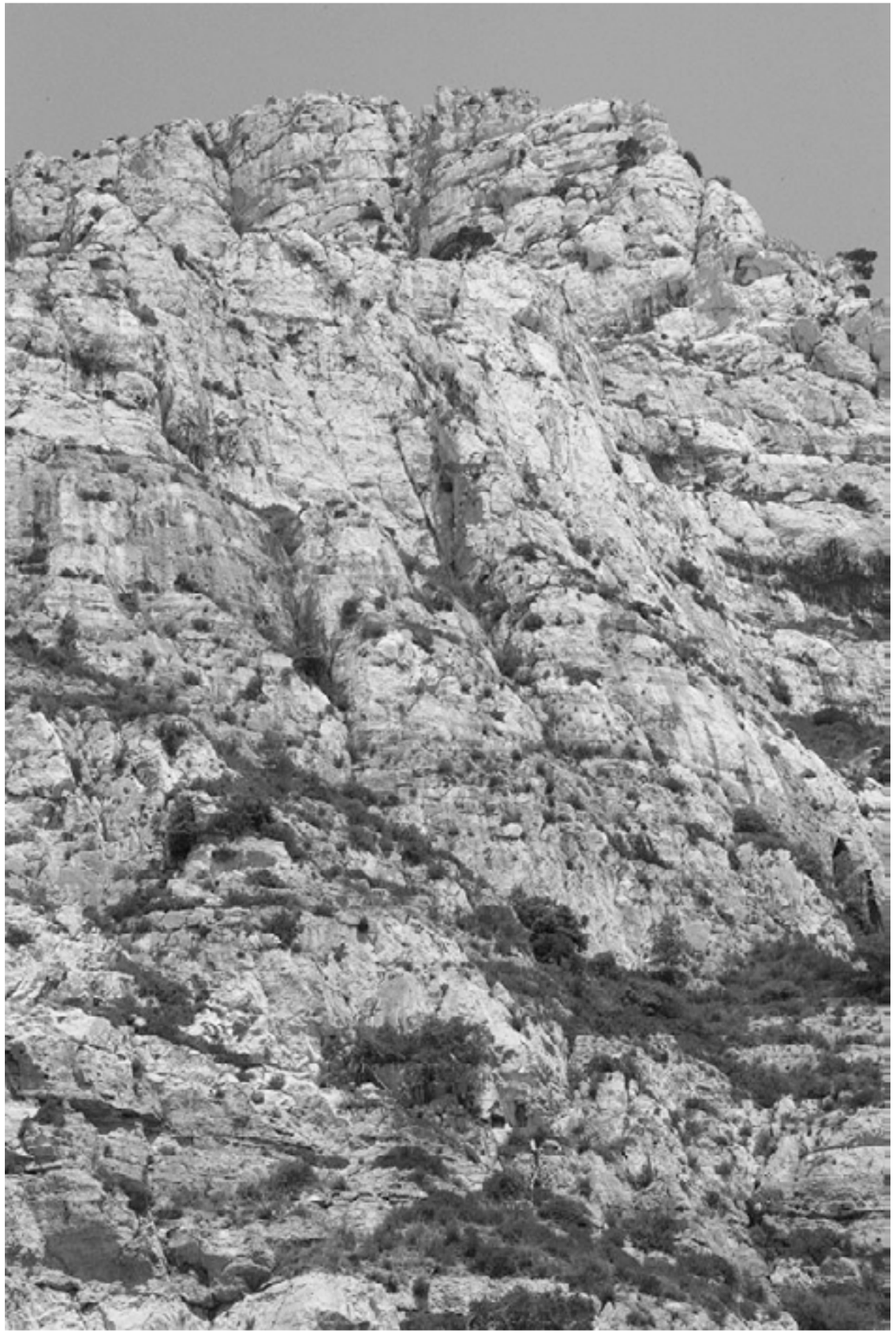
ICI ET MAINTENANT, #1, Bakay, Paris, 2014

LA DEUXIÈME PARTIE D'UNE VIE, #2, Daytona, Paris, 2014

LE SENTIMENT D'IRRESPONSABILITÉ, #1, Ilco, Paris, 2014

LA BAIE DES SINGES, #6, Marseille, 2015

MADAME DE SADE, #9, 2014



À TRAVERS UNE PLAQUE À GOUFFRE, #1, Marseille, 2015

PORTE D'AIX, Marseille, 2015

SA CLARTÉ JAMAIS N'EST OBSCURCIE », #10, Marseille, 2013

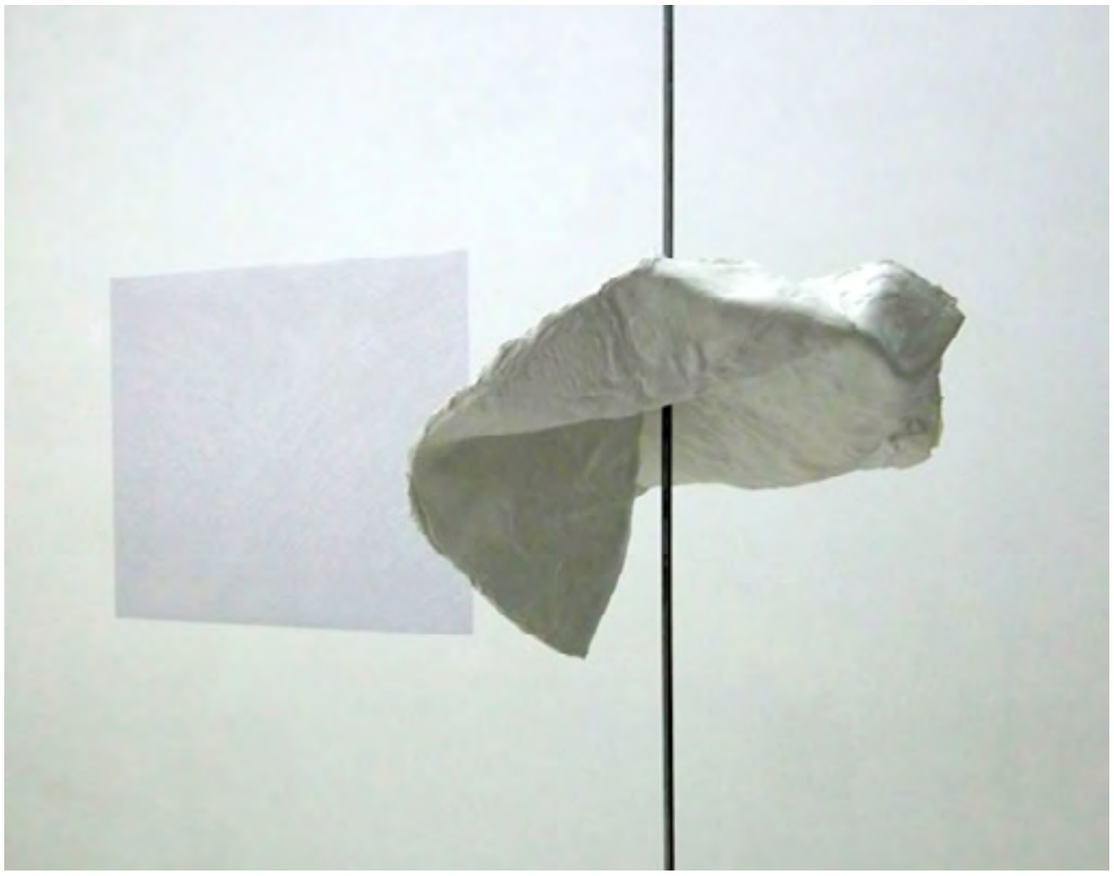
SA CLARTÉ JAMAIS N'EST OBSCURCIE », #12, Marseille, 2013

THIBAUT THOREZ-DEBRUCQ

Du 18 au 30 janvier 2016

Le corps de peinture

«Digestion, le corps de peinture digère le cadre et le support pour en faire son squelette.
Le corps de peinture se digère pour se recycler.
Digérer en faisant la sieste. La sieste, ce demi sommeil ou des histoires extraordinaires se racontent...»

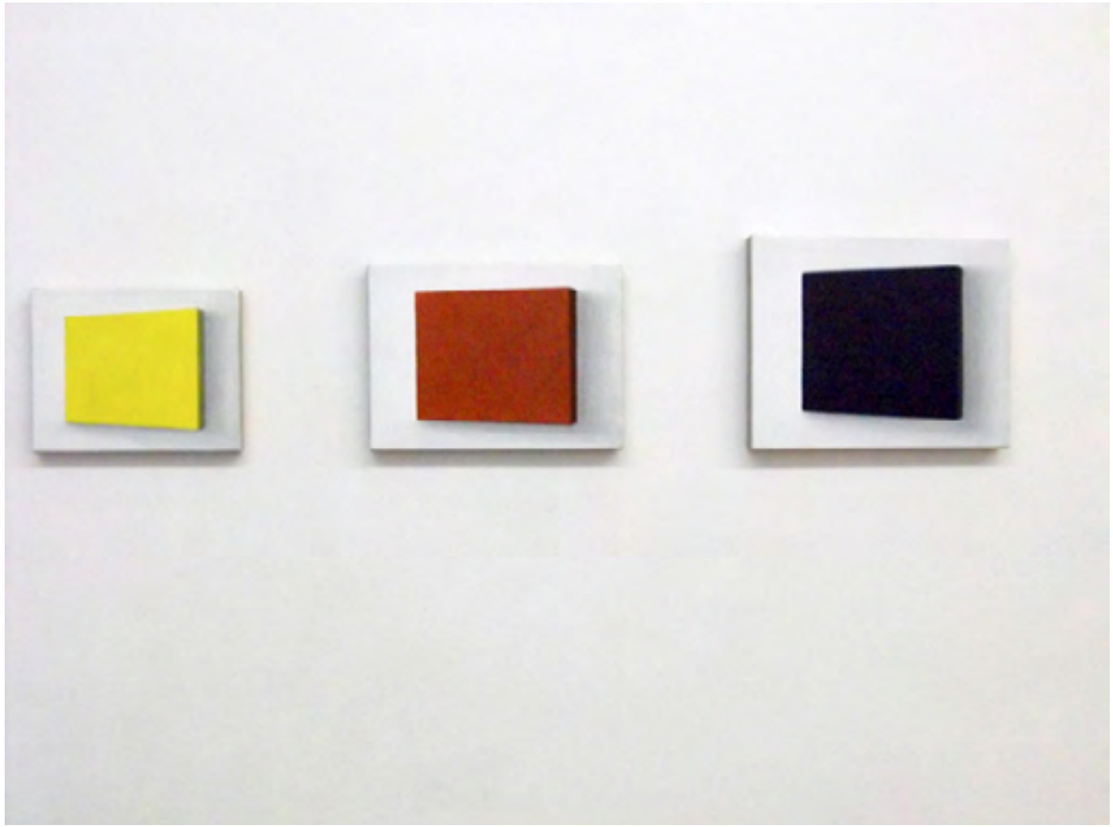


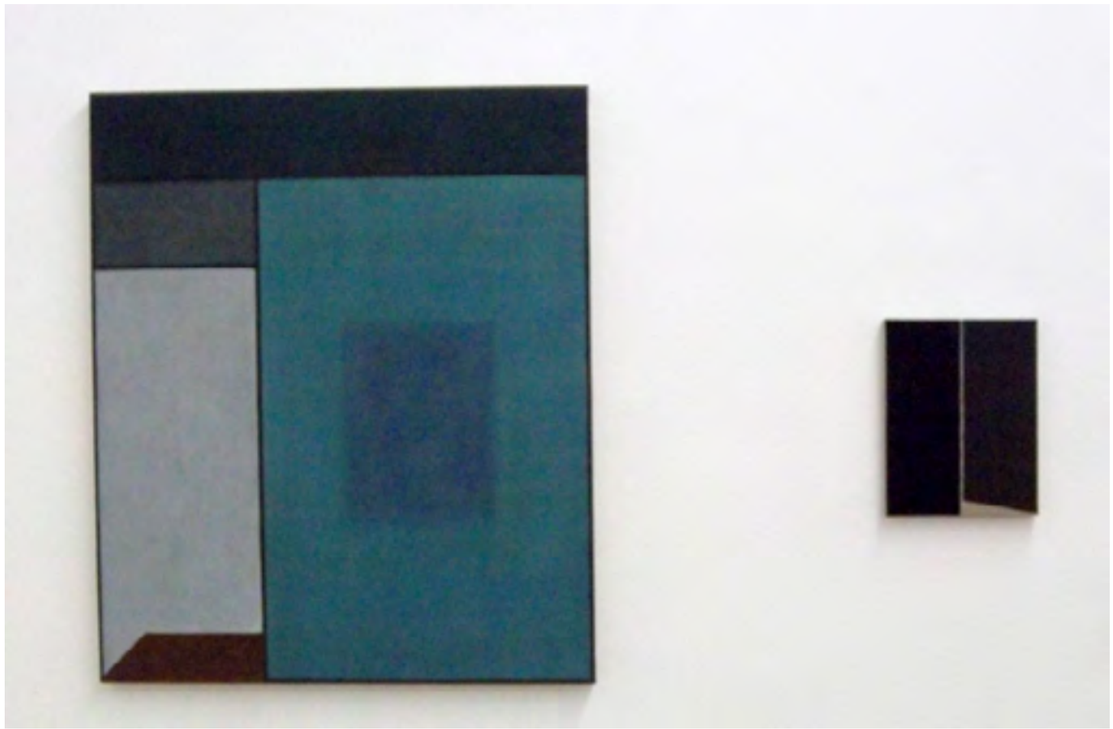
GILLES ELIE

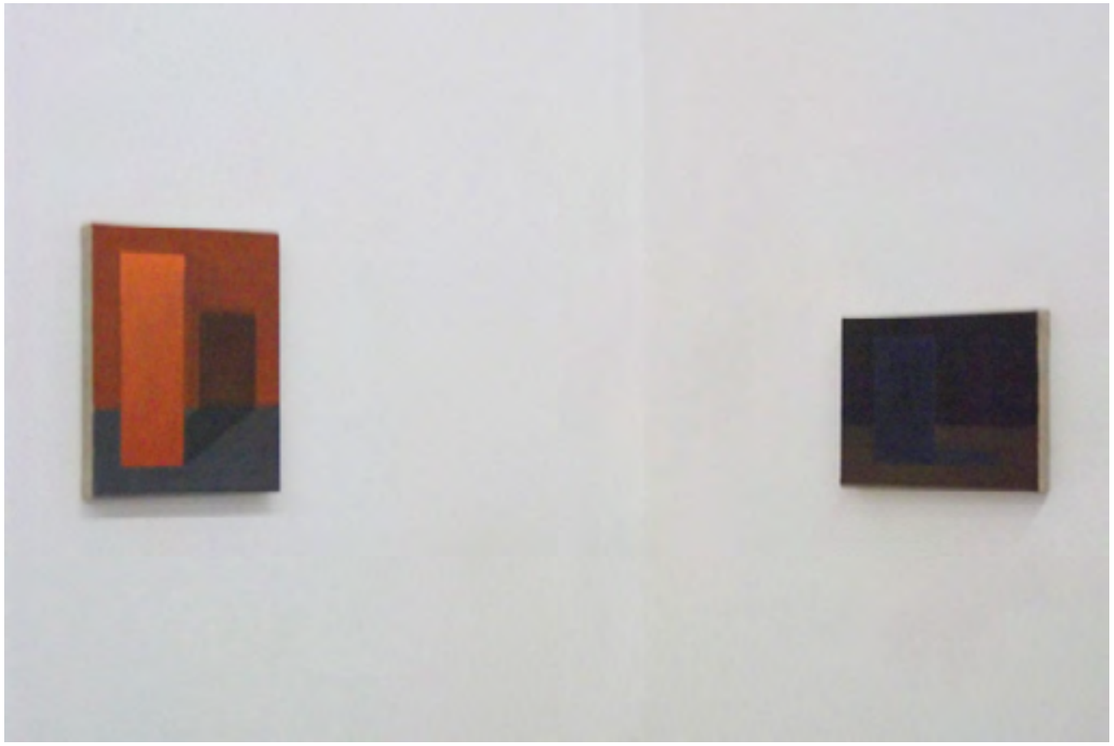
Du 01 au 13 février 2016

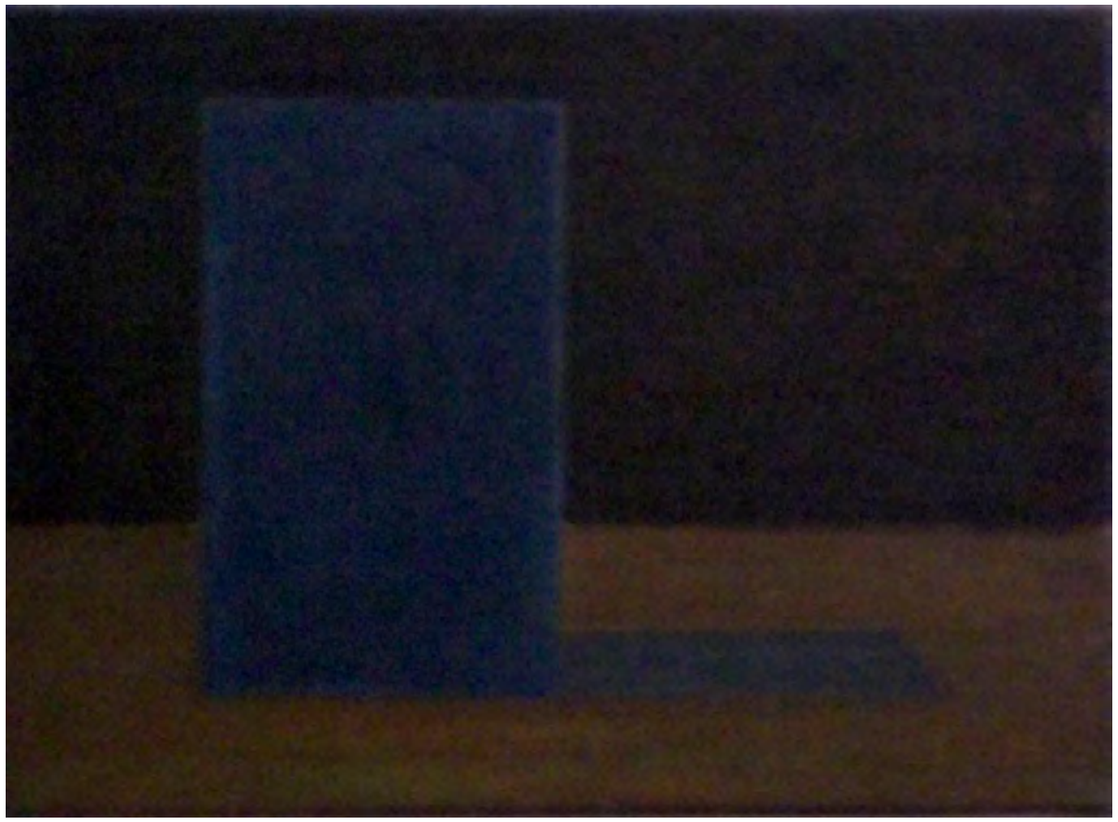
Une histoire de peinture

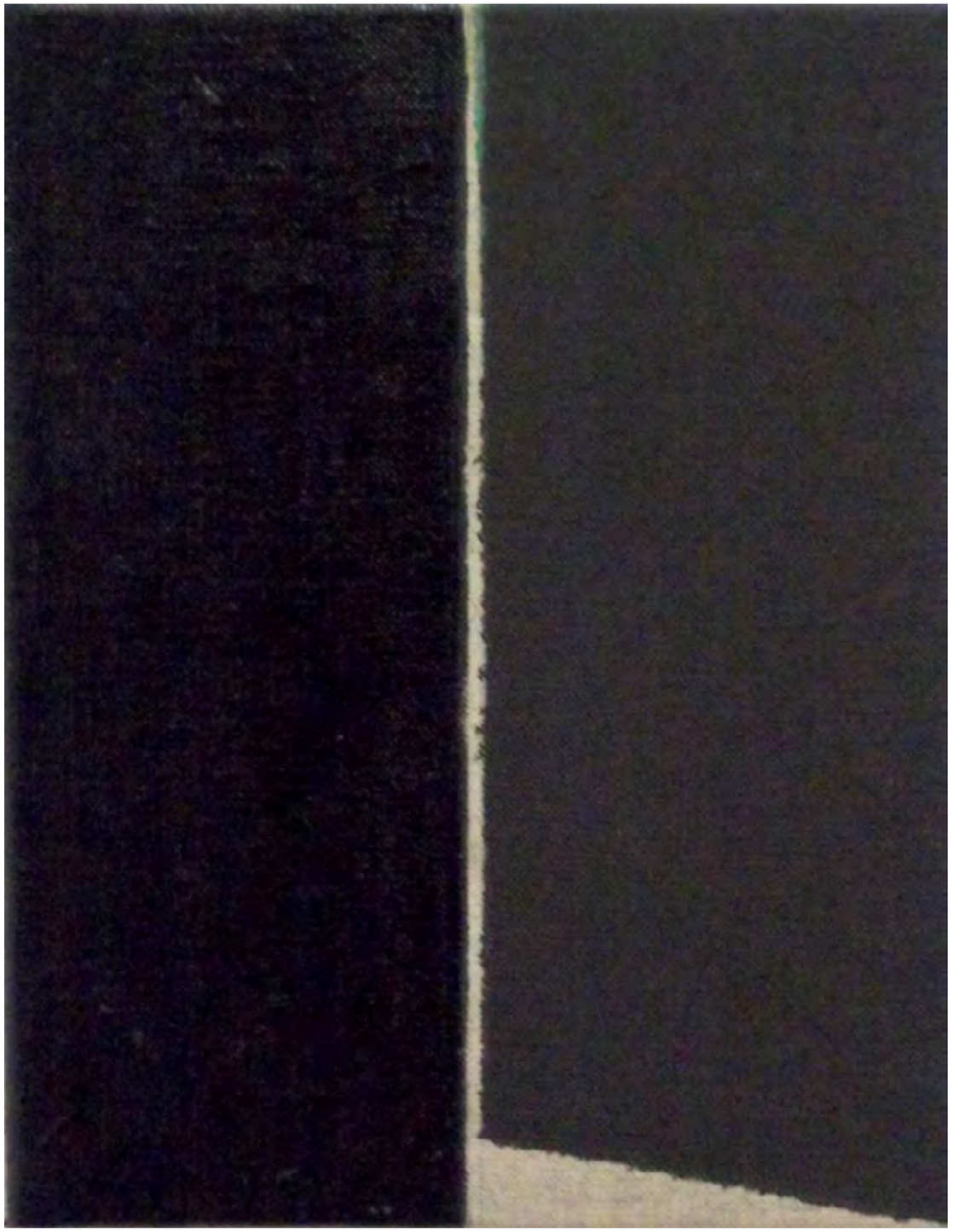
Tout commence dans un atelier imaginaire. Lieu de projection mentale, de réflexion mais aussi sujet de ma première série de peintures, l'atelier s'imagine et s'incarne dans la couche picturale. Le blanc des murs, c'est encore de la peinture. Et chacune de mes peintures participe de la même projection. Le peintre, le tableau, la galerie deviennent sujet à peindre. Ils sont pris dans un jeu de va-et-vient entre le désir et le devenir, entre ce qui est là et ce qui nous échappe. La recherche s'ouvre, se déploie et forme une sorte de documentation imaginaire, un témoignage subjectif et poétique, l'inventaire pictural de ma propre réalité de peintre.



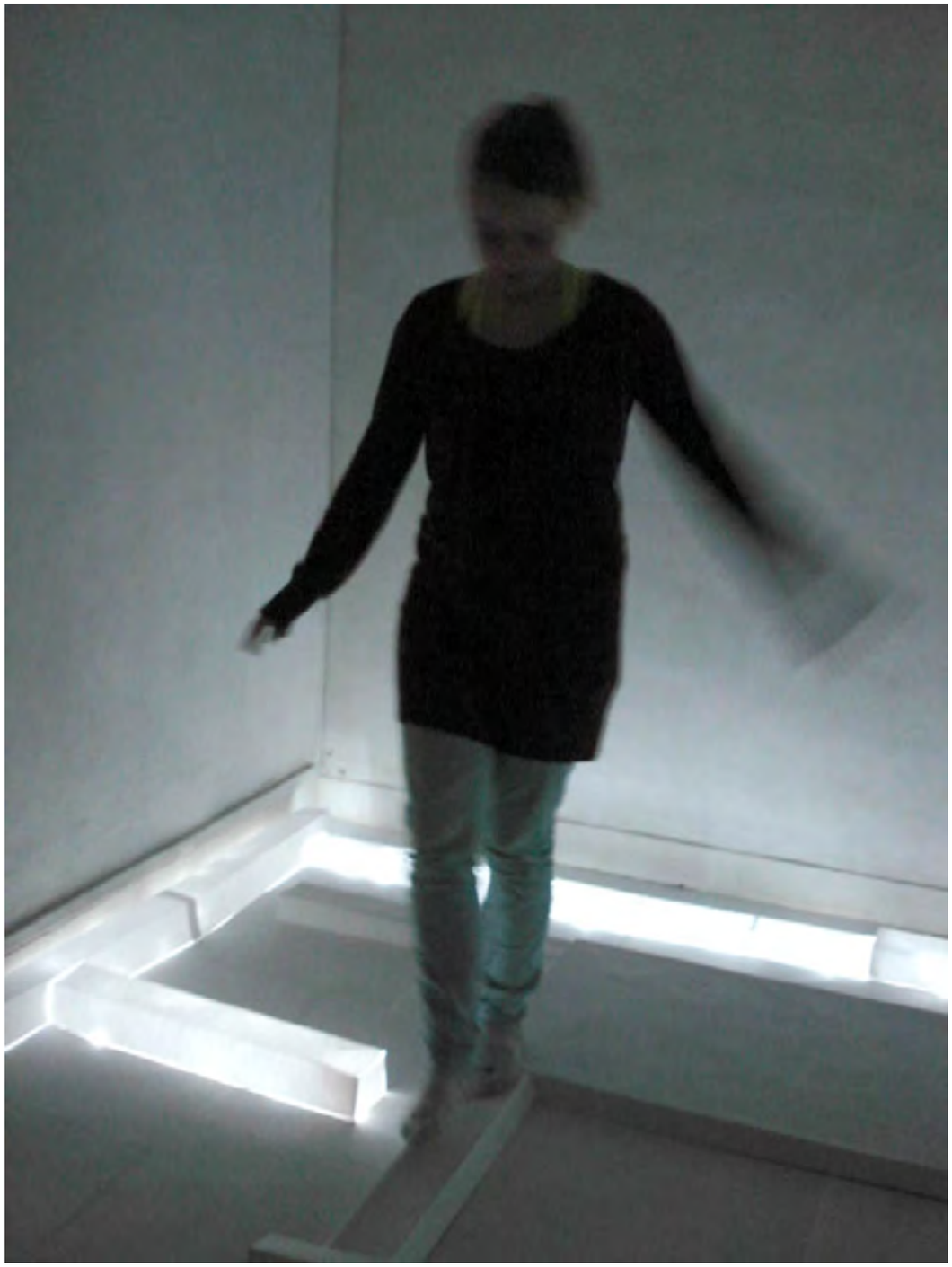








GAËLLE VAILLANT



Du 15 février au 05 mars 2016

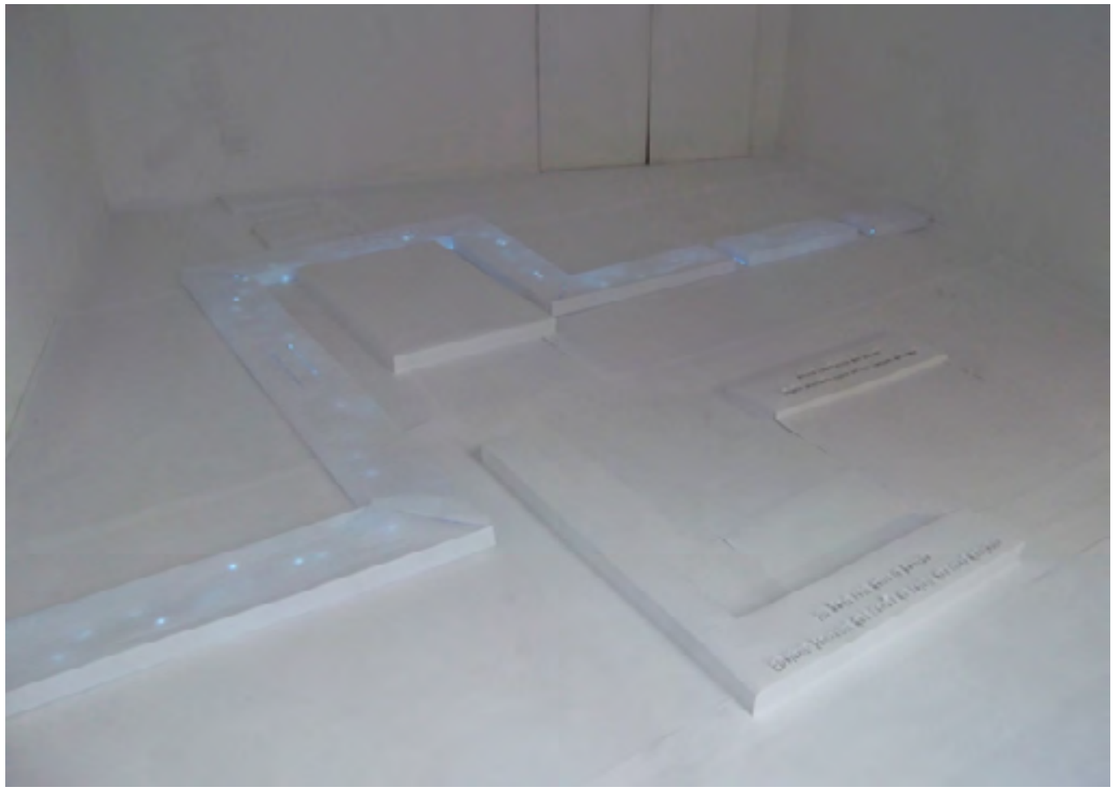
Plage est une installation qui exploite l'intégralité du sol de la salle d'exposition. Des actions de transposition, de recouvrement, de pliage, d'écriture et d'éclairage interviennent dans la réalisation de cette pièce, sur laquelle le spectateur est invité à déambuler.

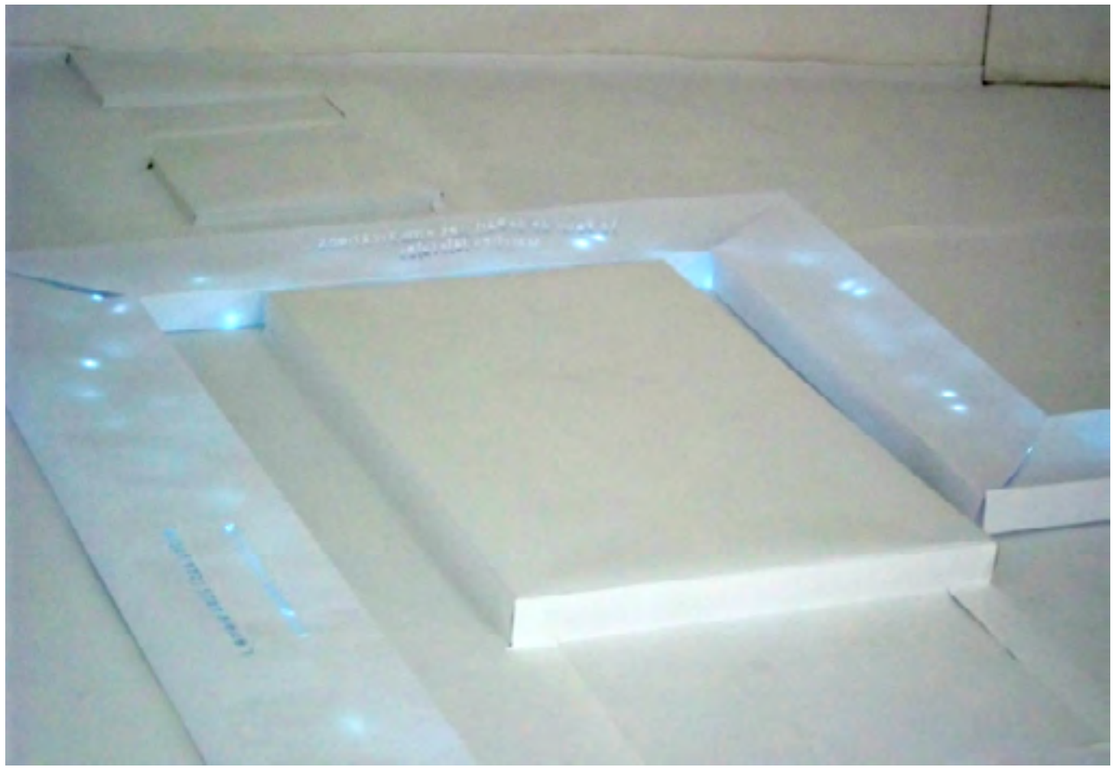
Gaëlle vaillant articule sa recherche autour de la création d'environnements au croisement entre espaces réels et imaginaires. Cette installation propose une approche de la plage à travers ses différentes significations, et se rapporte principalement à la notion d'intervalle.
Les dimensions de la pièce correspondent à celles de la surface du sol de la Galerie du Tableau. Les murs semblent former les parenthèses d'une étendue qui se poursuivrait au-delà du champ de vision.

Une surface de papier recouvre et construit à la fois l'ensemble du terrain, par pliage et assemblage. La fragilité de ce matériau évoque l'aspect temporaire de la plage. L'ombre des volumes se dépose sur le papier comme un signe graphique évoluant au fil des changements lumineux. Les dénivelés induisent un rapport au déplacement différent. L'attention se reporte de la verticalité à l'horizontalité, et un rapprochement au sol s'effectue.

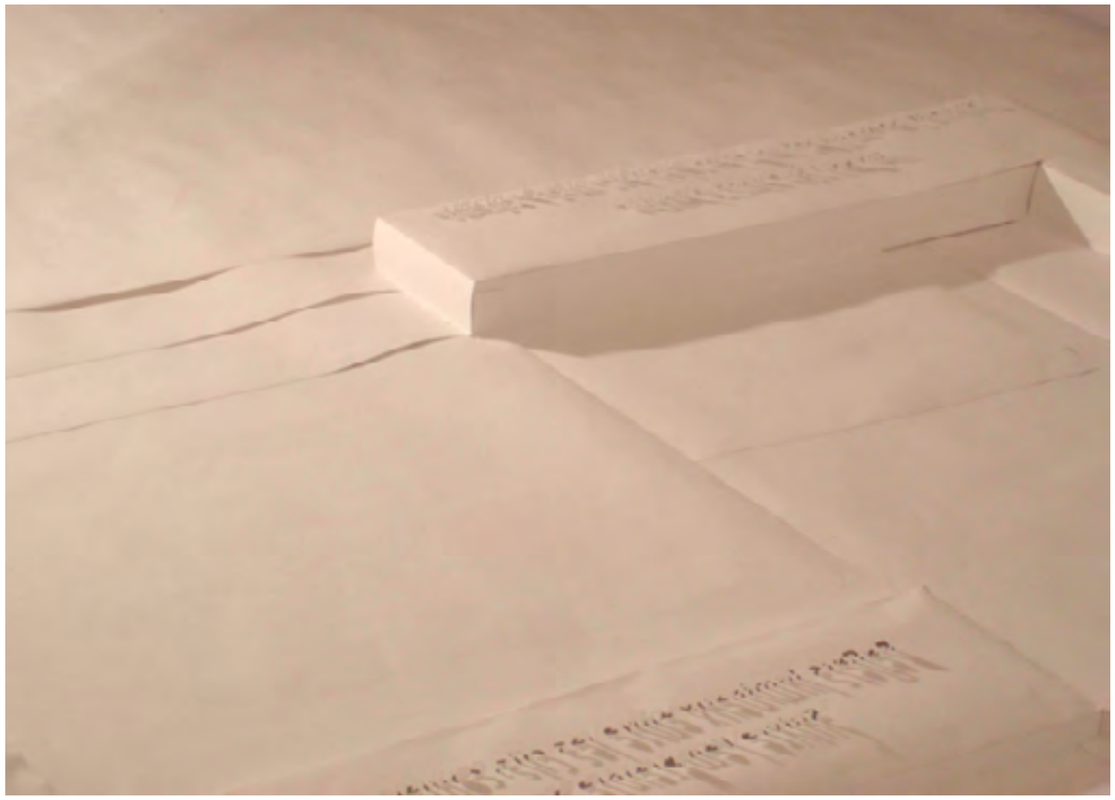
En écho à la solidité de la roche, à la légèreté du sable et à la transparence de l'eau, certains volumes sont pleins, rigides et opaques, d'autres sont creux, souples, et laissent émerger de la lumière.
Des fragments de textes apparaissent et peuvent être lus selon plusieurs axes. Ces voies multiples pour accéder au sens du texte renvoient au labyrinthe en rhizome, qui fait coïncider plusieurs chemins.

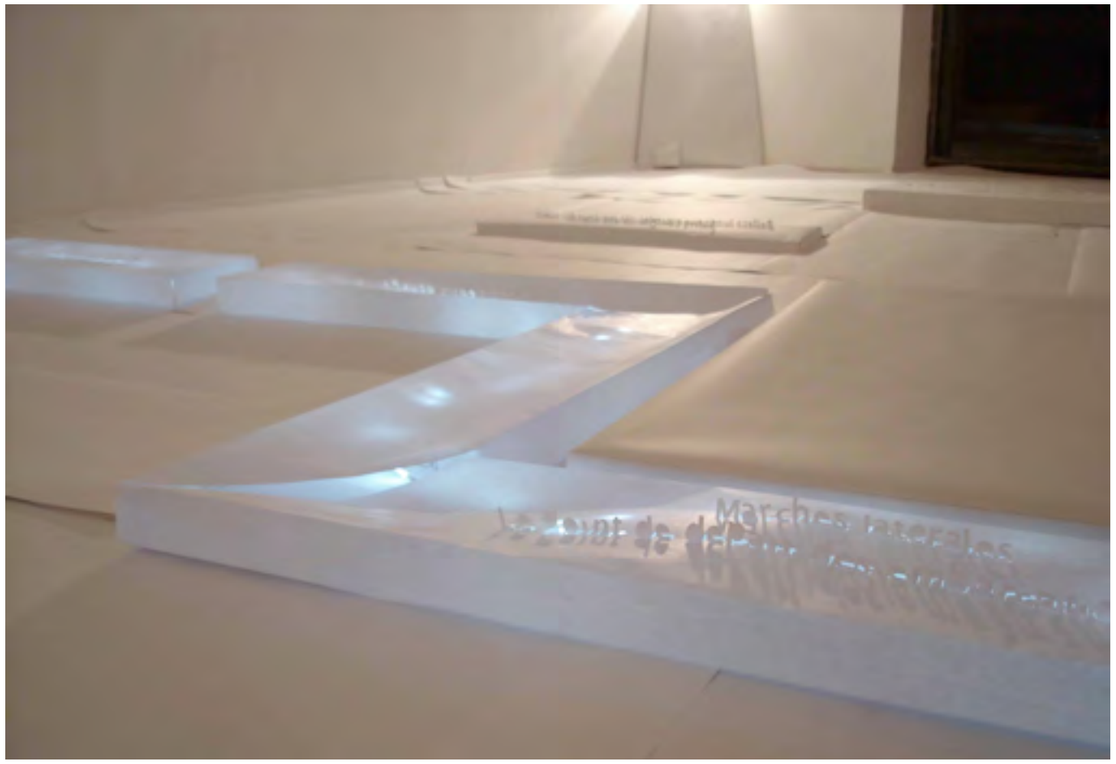
L'espace entièrement blanc laisse place au son des pas sur le papier, à la sonorités des mots - qu'ils soient prononcés à haute voix ou lus intérieurement - et ouvre ainsi une plage sonore.

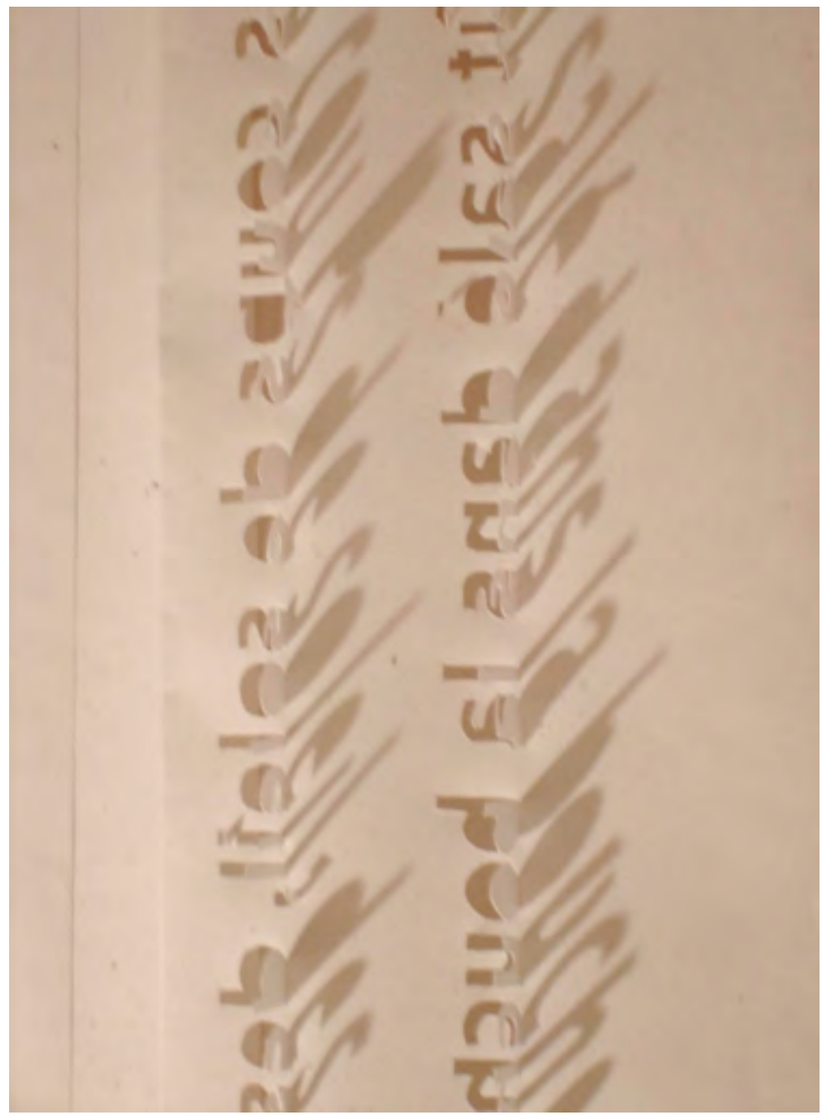




RTES







COLLECTIVE 2

Alain Andrade et Pedro Lino |
Jean-Marc Andrieu |
Jean-François Coadou |
Claire Dantzer |
Gerlinde Frommherz |
Maïla Gracia |
Carlos Kusnir |
Hervé Paraponaris |

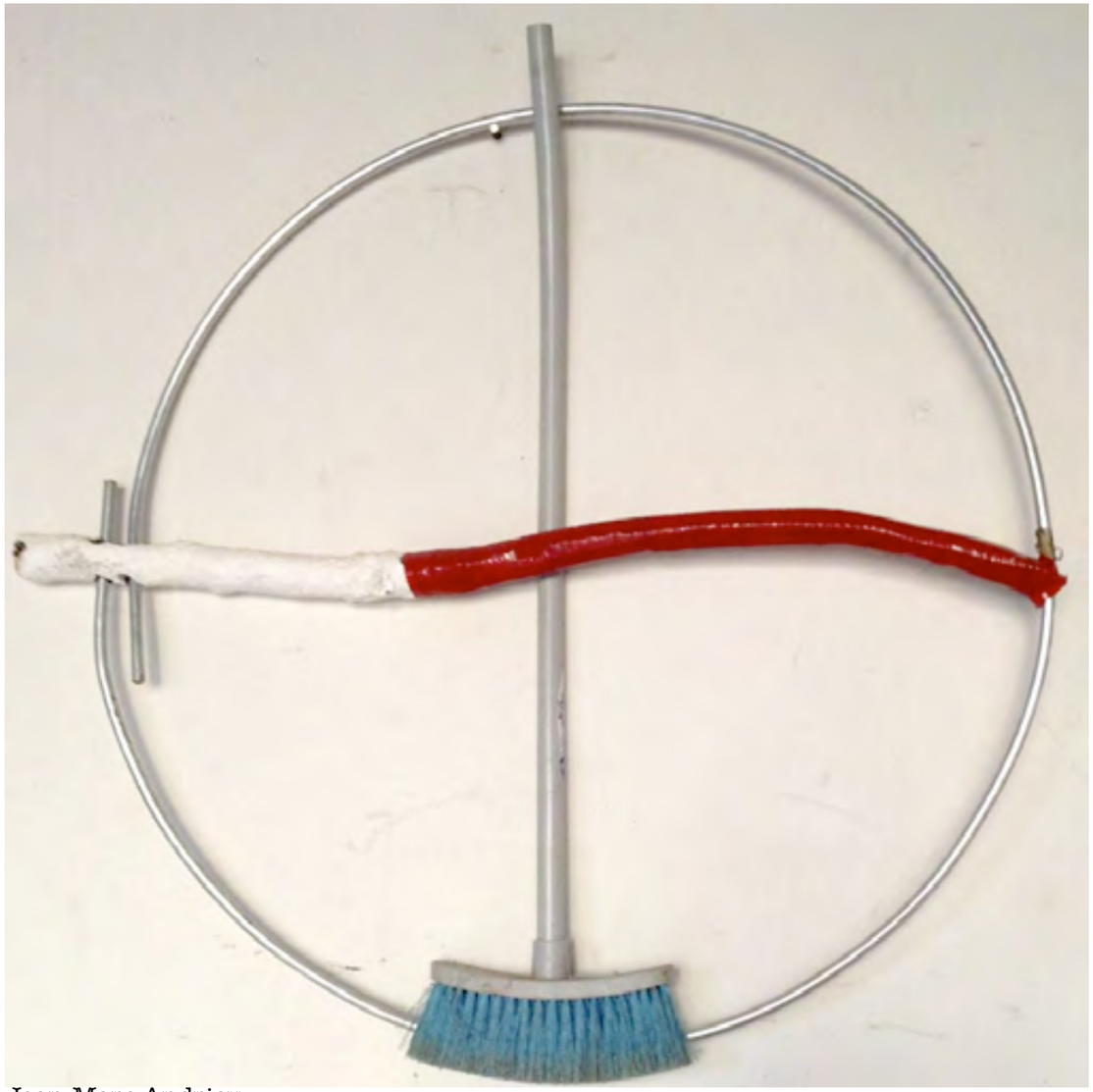
Du 07 au 19 mars 2016

Nous proposons la deuxième d'une série d'expositions collectives avec l'intention de témoigner, encore une fois, l'attachement de la Galerie du Tableau avec les artistes présentés pendant ses 26 ans d'existence au service de l'art contemporain et de la jeune création.
Le choix est limité à neuf artistes, mais que pour des raisons d'espace. Tour à tour, on offrira le retour à notre vitrine à tous ceux qui ont fait agrandir notre petit espace.

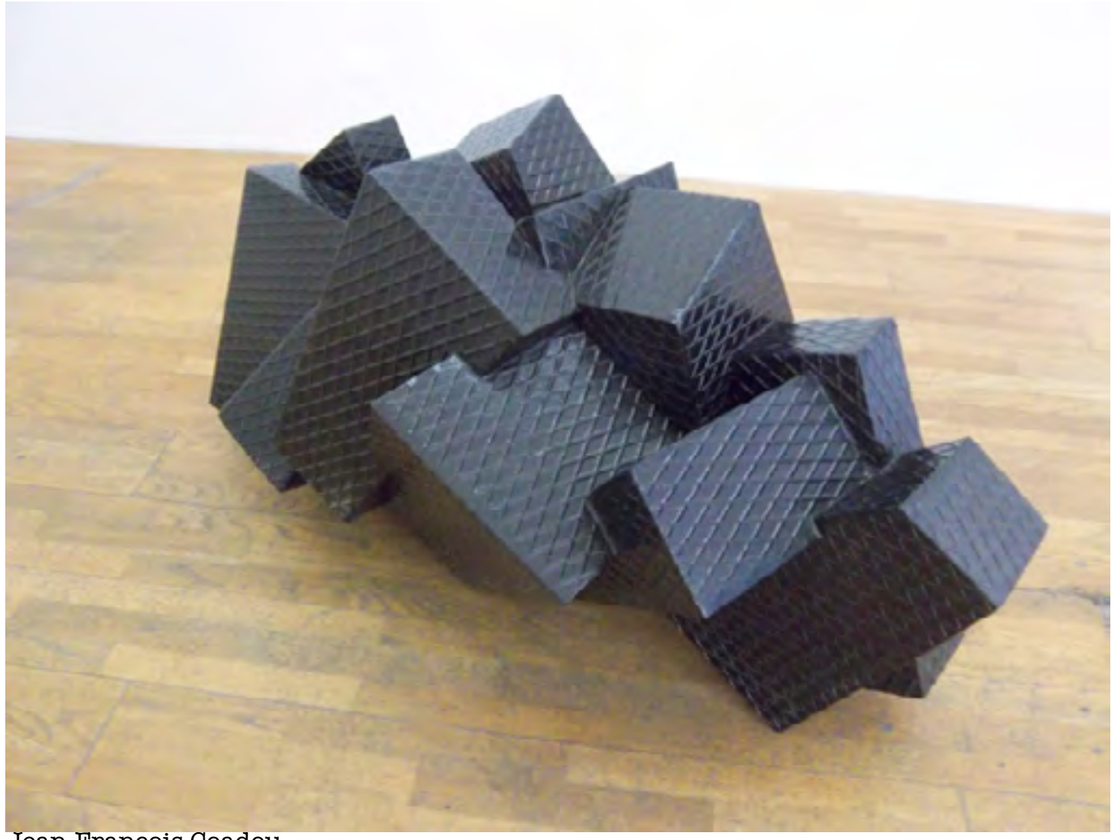
Artistes :

Pedro Lino et Alain Andrade, Jean-Marc Andrieu, Jean-François Coadou, Claire Dantzer, Gerlinde Frommherz, Maïla Gracia, Carlos Kusnir, Hervé Paraponaris

Pedro Lino et Alain Andrade

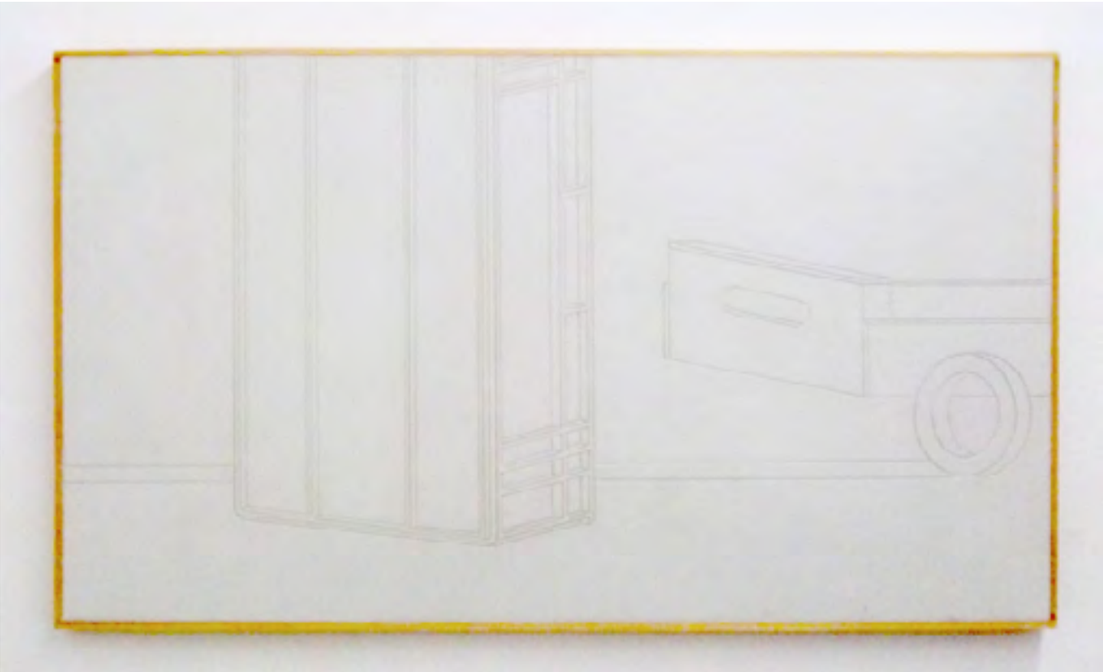


Jean-Marc Andrieu



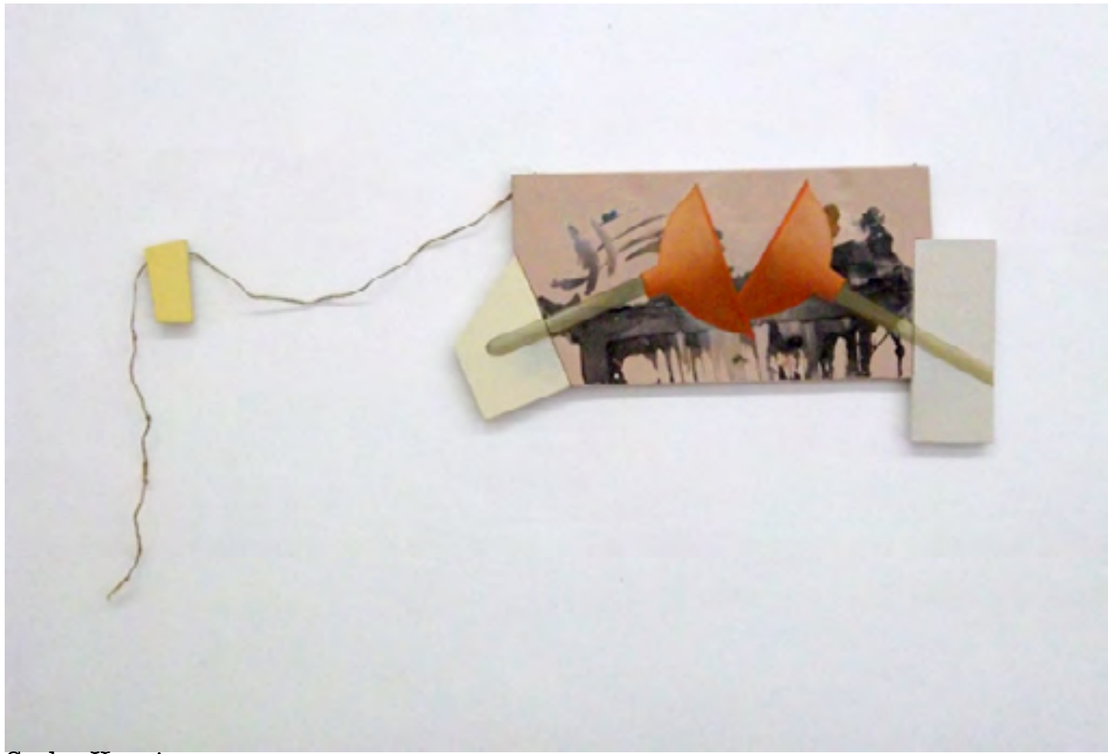
Jean-François Coadou

Claire Dantzer



Gerlinde Frommherz

Maïla Gracia



Carlos Kusnir

Hervé Paraponaris

SABINE MOHR

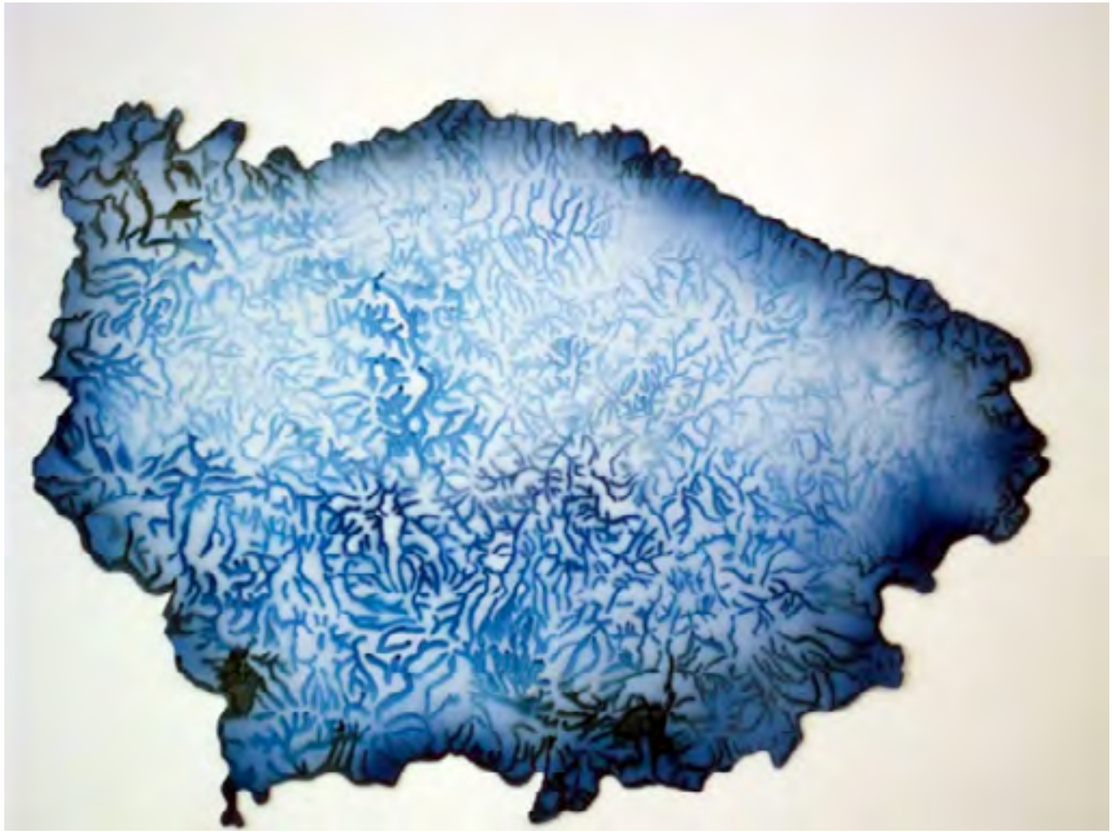
Du 21 mars au 02 avril 2016

Portraits de Disparition
Description du projet pour une exposition à la Galerie du Tableau

J'adore la ligne d'horizon entre l'eau et la terre. Elle est réelle et imaginaire en même temps, constamment en mouvement et vivante comme l'impulsion des éléments.
Que se passe-t-il si cette constante apparente connait des changements sévères?
Dans ma ville natale d'Hambourg, cette impulsion peut être très aisément observée.
Pendant les grandes tempêtes, le niveau d'eau monte parfois jusqu'à 8 mètres au-dessus du niveau zéro. Beaucoup de personnes sont mortes pendant les grandes inondations en 1962 / 1975 / 1976.
Depuis 2007, je travaille sur un projet à long terme appelé Sea - Level | Niveau de la MER basé sur l'iconographie de la Psychogéographie des Situationnistes.
Mon travail reflète le phénomène décrit par des images, installations, rapports et notes quotidiennes.
Cela m'a amenée à voyager à Marseille en 2013, où le marégraphe de Malmousque soulignait le point zéro pour la mesure du niveau de la mer.
En 2015, une autre étape de mon projet m'a amené à Vegaøyan, l'île la plus éloignée dans le Nord de la Norvège (patrimoine mondial de l'UNESCO depuis 2004). L'archipel se compose de plus de 6000 îles, dont la plupart est située à seulement quelques centimètres au-dessus du niveau de la mer.
Beaucoup de ces îles, auparavant habitées, ont été maintenant abandonnées par leurs résidents.
En 2016, je reviens à Marseille pour montrer des portraits d'îles qui disparaissent, ainsi que quelques-unes des œuvres que j'ai réalisées pendant mon séjour à l'Archipel Vega.

Pendant mon séjour à Marseille, je continuerai mes recherches avec une visite du marégraphe de Malmousque. Pour mémoire il faut savoir que les équipements du bâtiment ont été construits à Altona, quartier de Hambourg où je vis. (Marégraphe totalisateur 1, système Reitz, modifié sur les indications de M. Ch. Lallemand et construit par M. Dennert d'Altona.).

Sabine Mohr
Hamburg, Janvier 2016



DIDIER PETIT

Du 04 au 16 avril 2016

Je ne suis pas sûr que l'histoire d'une création se construise par rapport à un sujet. Il s'agirait peut-être d'abord de construire le lieu ou l'objet, comme pour prouver que l'œuvre est aussi ce qui a été là. L'idée d'une peinture m'effraie quant à la fonction qu'elle va produire. Ce sera donc par la reproduction que l'œuvre sera le lieu ou la parole.

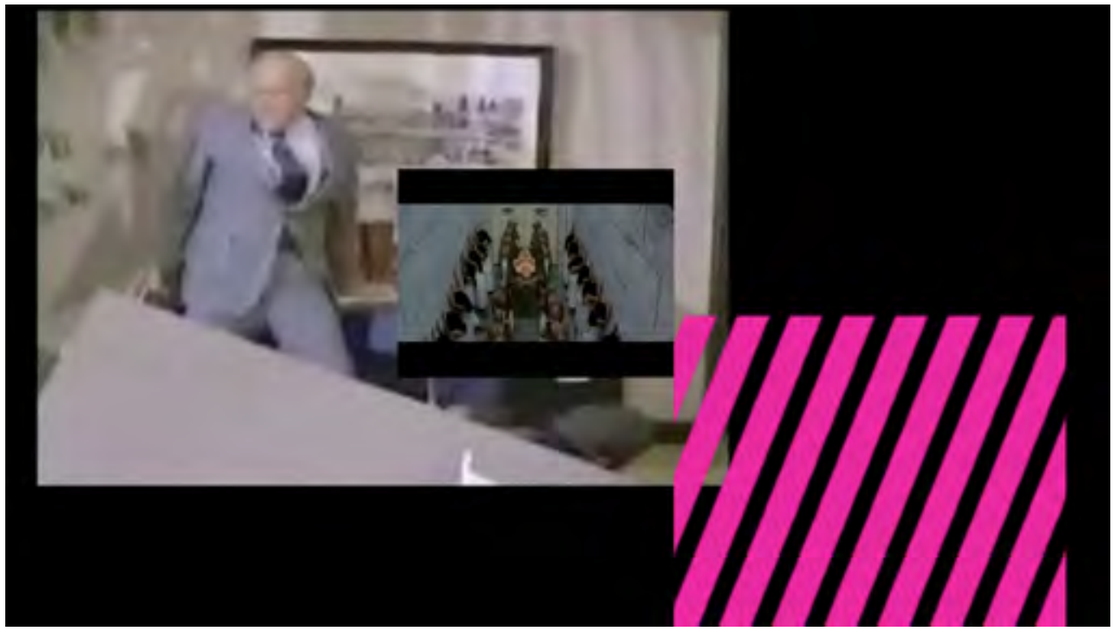
Quant à l'histoire de l'art occidentale, elle ne saurait être écrite sans que soit pris en compte la question du modèle. Modèle vivant, afin d'étude, modèle antique, idéalisé selon un canon, ou baroque, délié, comme en extase, modèle anatomique, écorché en cire, ou parfois modèle mort, en vue d'une dissection, l'art s'est chargé d'une recherche du corps permanente et absolue. De nombreux artistes contemporains continuent de travailler autour, fascinés par le rapport étroit du corps et de l'art quand il s'agit de représentation. C'est dans ce lien tenu, du corps, de sa monstration, de sa mémoire, réelle ou figurée, que je développe mon travail.

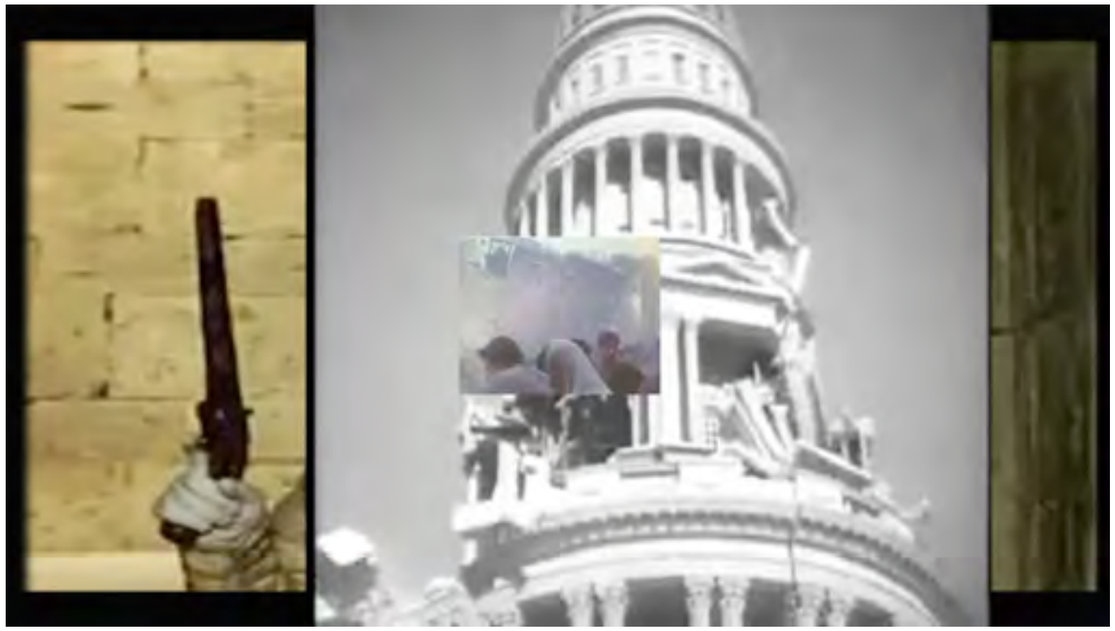
Le travail intitulé "Les murs de ma chambre", commencé en 1989, est un vaste ensemble d'images et d'installations. . Les images, photographies et dessins au crayon ou à la mine de plomb, constituent un corpus répertorié des connaissances humaines, vues à travers l'imaginaire d'une chambre close. Subdivisé, pour l'instant en trois parties (Les murs de ma chambre, Stéréoscope, État Civil), ce travail est axé particulièrement, par projection mentale, sur une représentation autobiographique en négatif. Que ce soit dans un rapport au lieu (Les murs de ma chambre), un apprentissage du savoir (Stéréoscope), ou une tentative d'auto-formulation (État Civil), les œuvres, pour arbitraires qu'elles soient dans leurs formes ou leurs techniques, subjectives dans leurs choix, permettent de glisser d'une idée à une autre, de l'observer sous plusieurs angles, de passer du dessin à l'installation, de la photographie à l'édition de cartes postales ou de livres. Entomologiste, ethnologue ou astronome, je m'applique, sujet après sujet, à la construction d'un dictionnaire subjectif, comme autant de périodes d'histoires, de voyages ou de lieux inhérents à ma vie. Qu'il s'agisse d'insectes, de plantes, de constellations ou de visages humains, le dessin fait appel à l'imagerie populaire du dictionnaire ou du dessin d'anatomie.

VÉRONIQUE RIZZO

Du 18 au 30 avril 2016

Work in progress, l'exposition à la Galerie du Tableau ouvre une série de travail, à quatre mains, celle de Véronique Rizzo et Jacques Vidal. « L'âge d'or », titre en creux, évidemment sera absent de cette suite de films et installations dont le processus démarre. Dans ces films, l'écriture est un balayage transversal rendant compte de l'histoire du cinéma, et fait écho aux turpitudes de l'humanité. Boucles et répétitions rendent les mouvements et les expressions plus dramatiques. Les directions se manifestent. L'œil erratique associe tous les paradoxes. La main se remplit de fourmis, la roue du chariot s'en détache, un couple s'enlace, le lustre s'écroule, fracas d'étincelles, un peuple en deuil emmène le pharaon au tombeau, le chevalier continue sa route dans une nuit de velours.





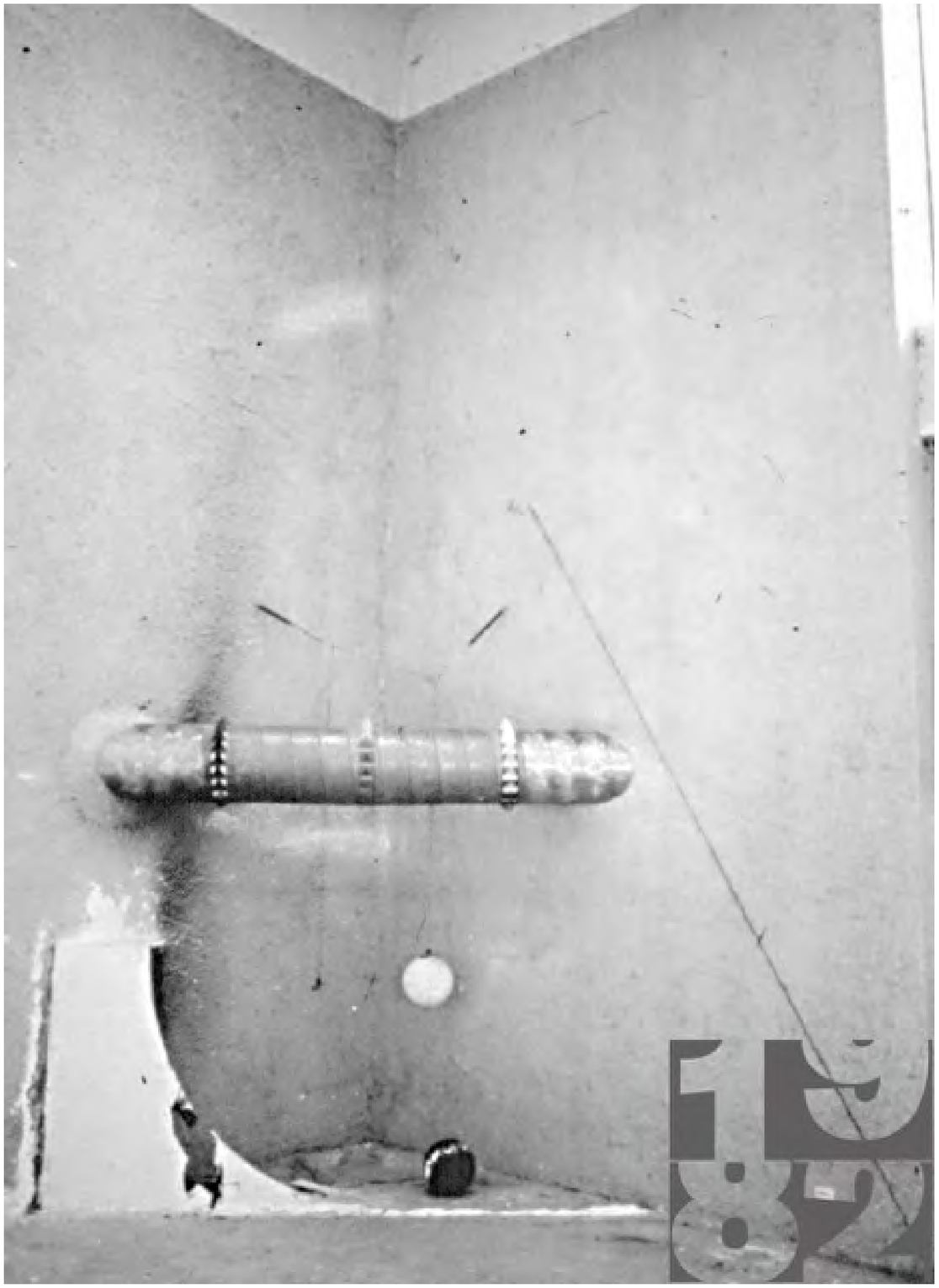
PATRICK MICHAULT

Du 02 au 14 mai 2016

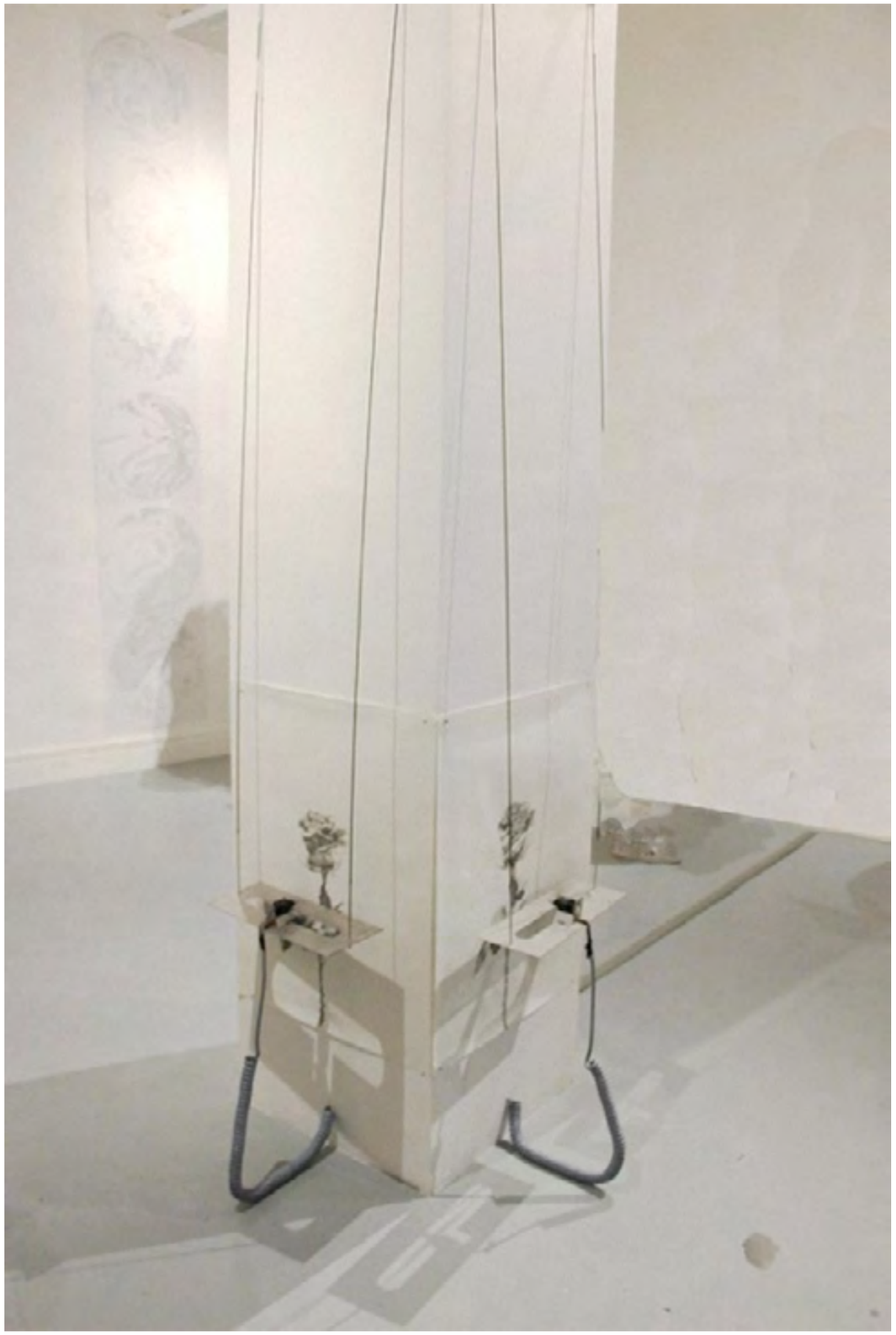
L'OBSTACLE COMPLÉMENTAIRE

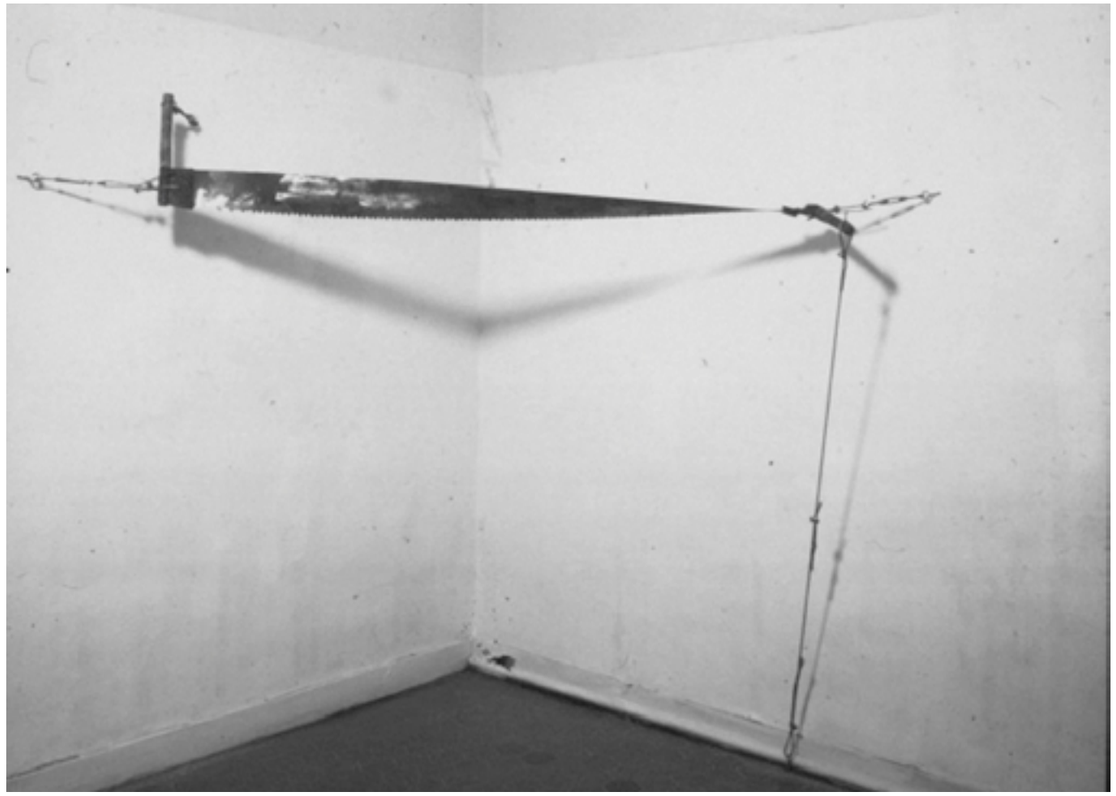
L'évidence n'est pas toujours au rendez-vous : la pomme de Newton ou l'œuf de Colomb paraissent aujourd'hui comme des lueurs dans l'obscurantisme. Galilée en énonçant sa théorie pouvait savoir qu'elle serait battue en brèche quelques siècles plus tard tout en lui conservant son pouvoir d'invention.
L'interdit nous est plus familier en ce sens où nous devons tous les jours le contourner. Patrick Michault nous entraîne sur les chemins qu'il a du parcourir dans les deux sens pour être à même de le faire.
Il a déterminé un obstacle horizontal d'abord à notre vue et il sait ainsi nous imposer une image et le sens de cette représentation. Le symbole d'une gaine d'aération, supposée apporter l'élément vital, est ici parsemé de végétaux hostiles faisant partie de notre univers environnemental. Une sorte de maladie qui s'impose ou que nous imposons nous même.
L'évidence, c'est que l'envers existe passé sa profondeur qu'il faut savoir aller chercher dans la troisième dimension. L'obstacle ici devient une aide, une invitation à son contour. Il nous impose aussi l'obligation de se plier devant lui, les épines des végétaux défendant l'accès supérieur.
C'est une façon d'écrire le travail de l'artiste qui doit composer avec l'existence et ses difficultés, sa vie matérielle et sa propre identité. Contourner l'obstacle, ce n'est pas l'ignorer, c'est une façon de le représenter et peut-être un jour de le supprimer.
L'obstacle et l'artiste ont la même manière de se tenir en s'appuyant sur des verticales lointaines que l'on pourrait deviner pourtant chez nos proches, dans notre métier ou dans des réalités quotidiennes. C'est enfin prendre l'air qui entoure comme une dimension supplémentaire parce que complémentaire.
Passer dessous est alors plus qu'une évidence, c'est une réalité qui mesure nos pas et invite à lever les yeux.

Bernard Plasse



Images : courtesy Pascal Coolen





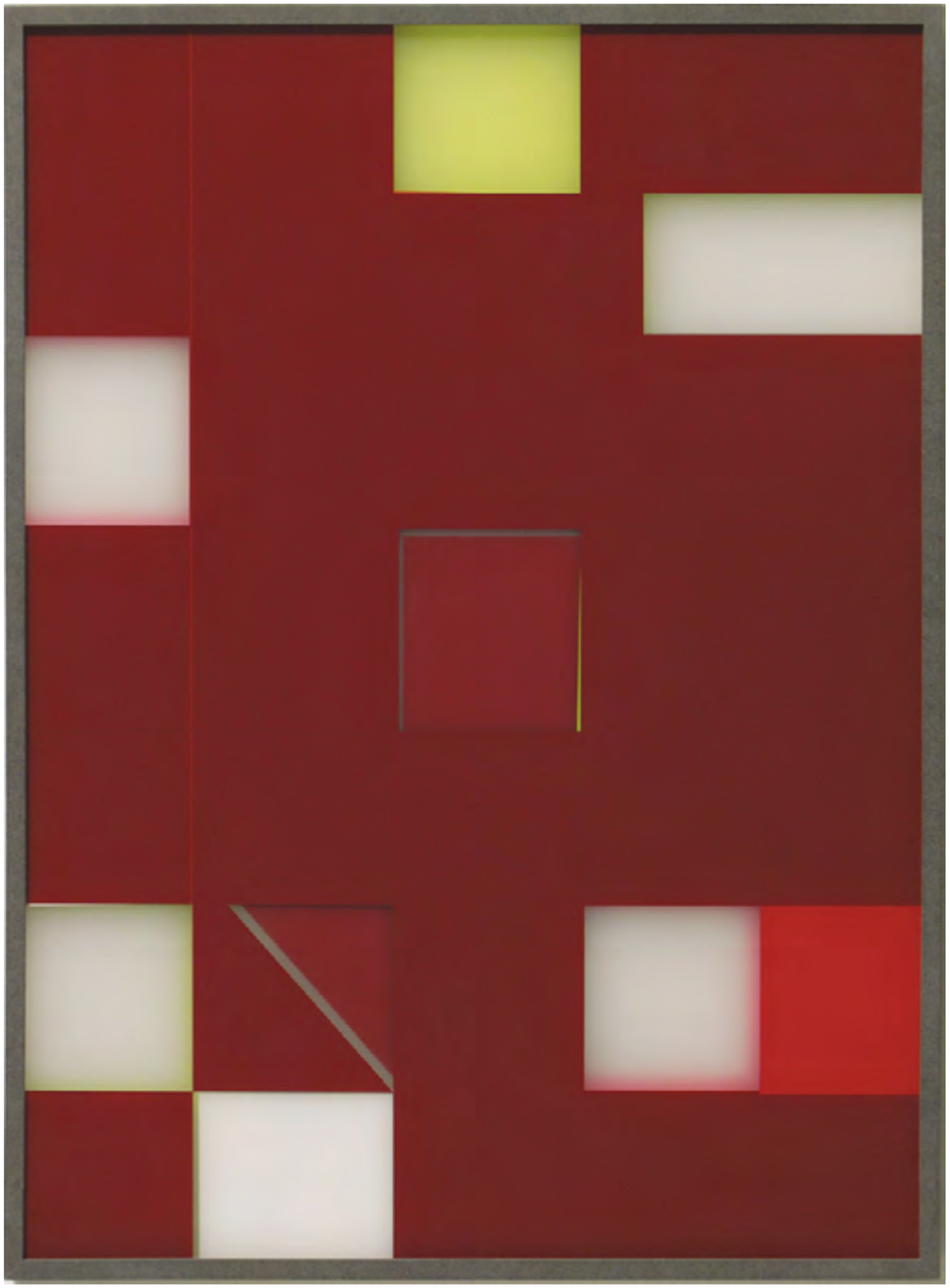
Images : courtesy Pascal Coolen

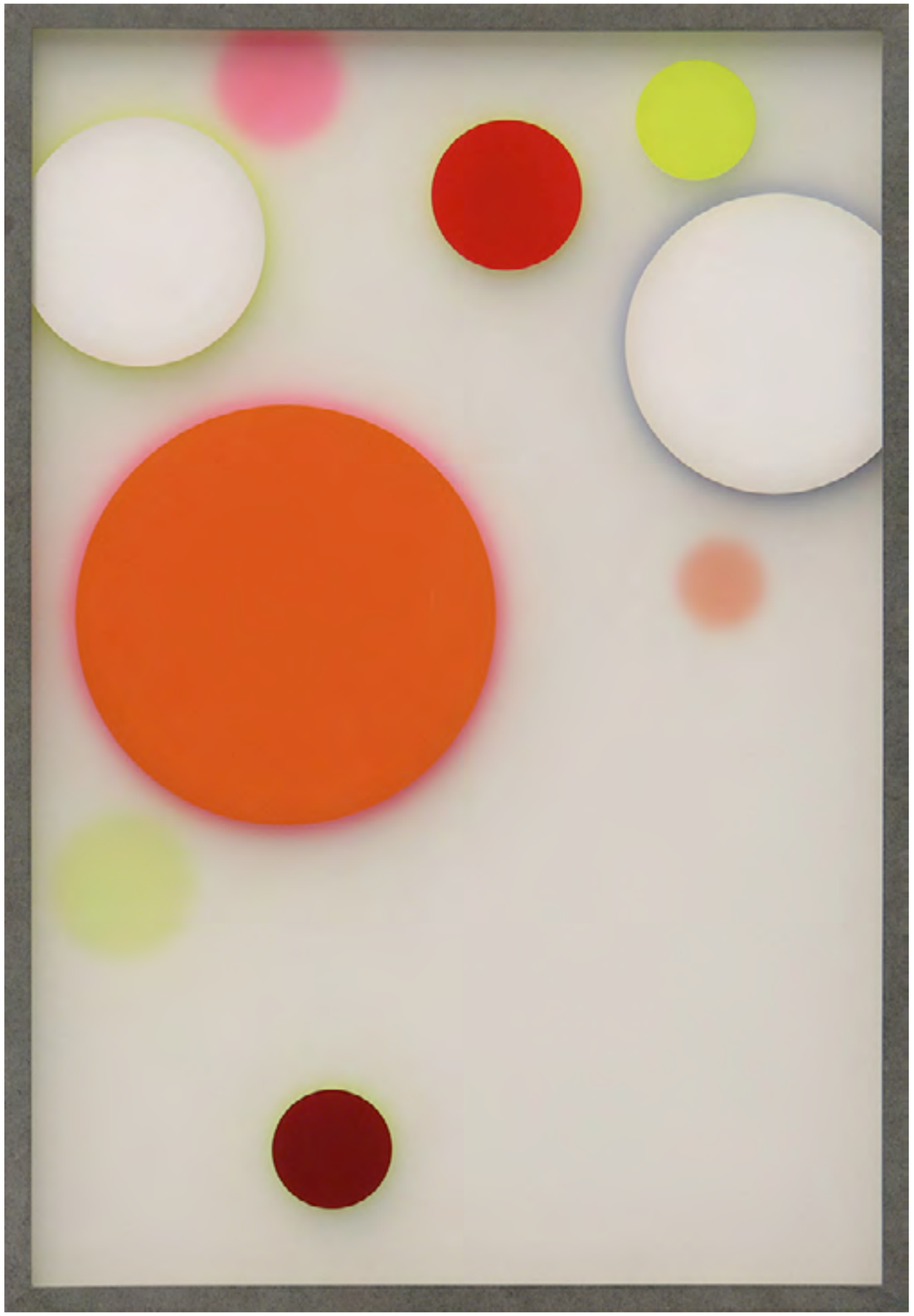
MOON-PIL SHIM

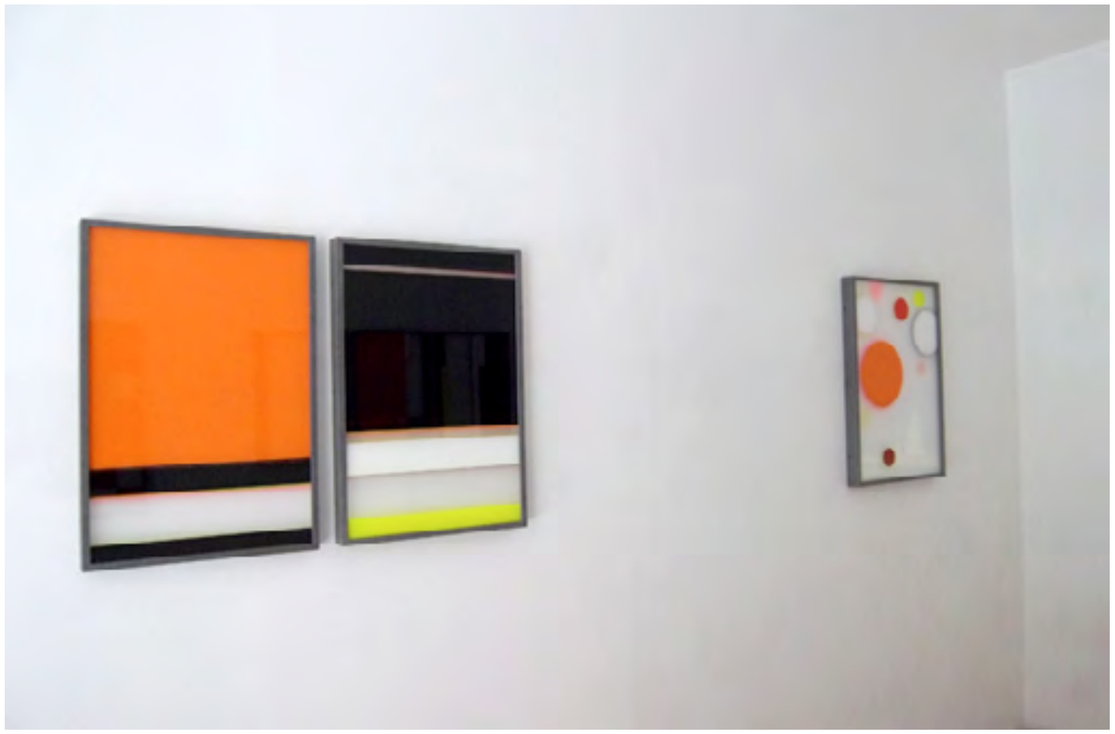
Du 16 au 25 mai 2016

À travers, c'est ainsi que je traduirai du Coréen Moon-Pil Shim à l'artiste qu'il est devenu l'avancée vers notre œil des travaux qu'il propose.
Si ses travaux se détachent souvent des murs, ils progressent, sorte d'incessant retour, à l'intérieur d'eux même. Leur sens, à l'instar des mystérieuses lignes qu'il traçait dans ses travaux anciens et qu'il s'appliquait à nous rendre compréhensible, nous laisse entendre un battement de cœur. La vie de ces peintures, comment les appeler autrement, est ainsi insufflée et rendue perceptible par ce flux entre l'ancien et le nouveau, par ce passage de secondes et de minutes qui constitue l'existence.
C'est pourquoi il m'est interdit d'utiliser le mot épaisseur et que celui de profondeur ne suffit pas.
À travers constitue un passage à la fois dans le temps et dans le perçu, une unité supplémentaire au tableau pour qui à l'intérieur ne définit pas exactement l'entière réalité. Ce que nous voyons n'est pas toujours ce que nous sentons et Moon-Pil Shim s'emploie pourtant à nous le rendre perceptible et visible.
L'étrange beauté de l'objet de notre regard reluit seule de son union avec l'effacement du travail, comme une invisible signature soignée jusque dans sa propre façon de disparaître.
Georges Braque disait : *la peinture apparaît quand elle a effacé l'idée.*
Chez notre artiste, le sentiment tient lieu d'idée et comme ce sentiment nous appartient aussi nous faisons vibrer chez nous la peinture à la façon de l'artiste. Nous faisons notre cet *à travers* essentiel dans la réalité et dans le temps.

Bernard Plasse



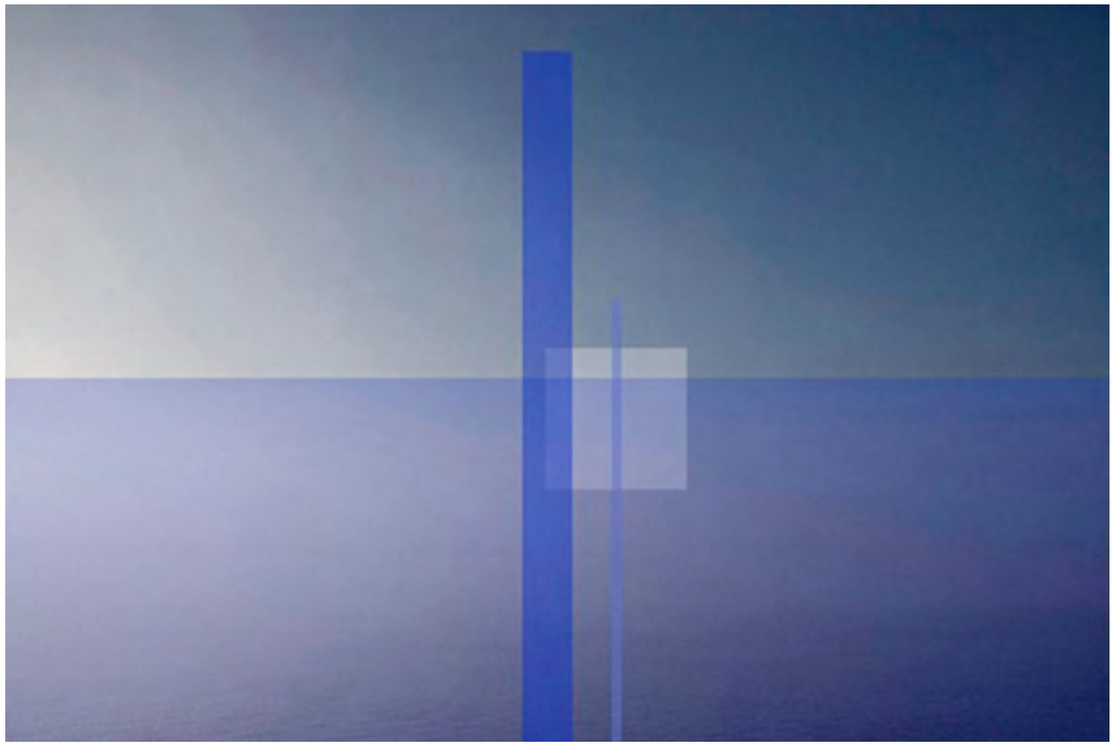


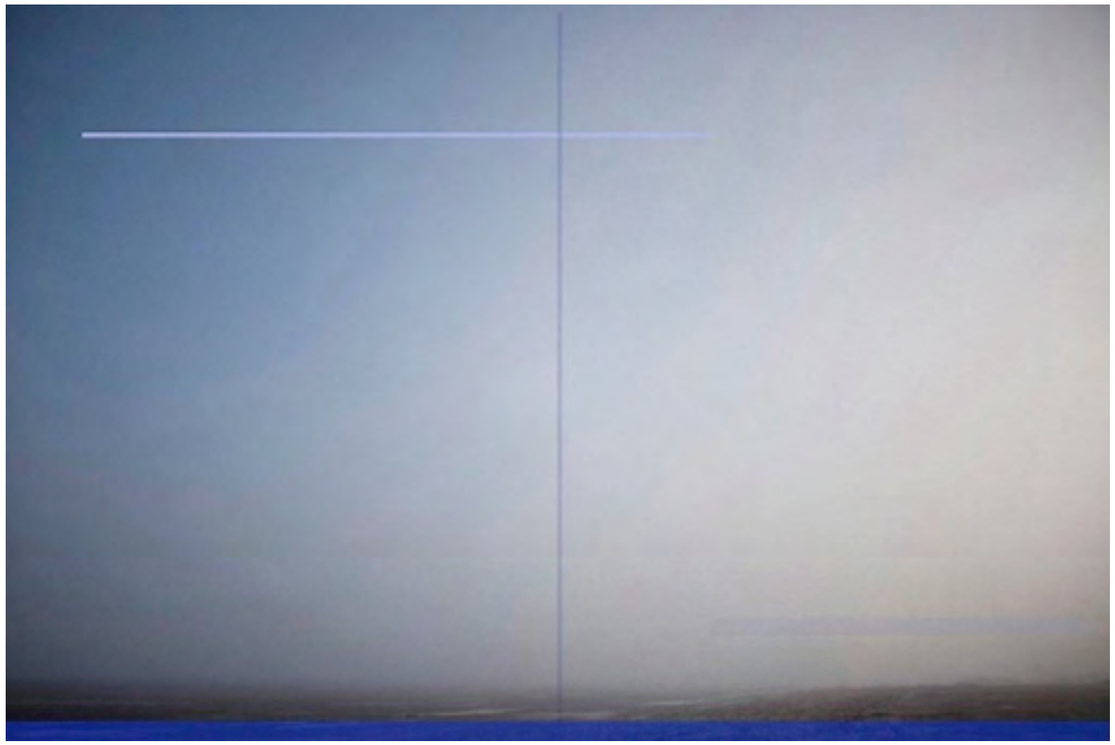


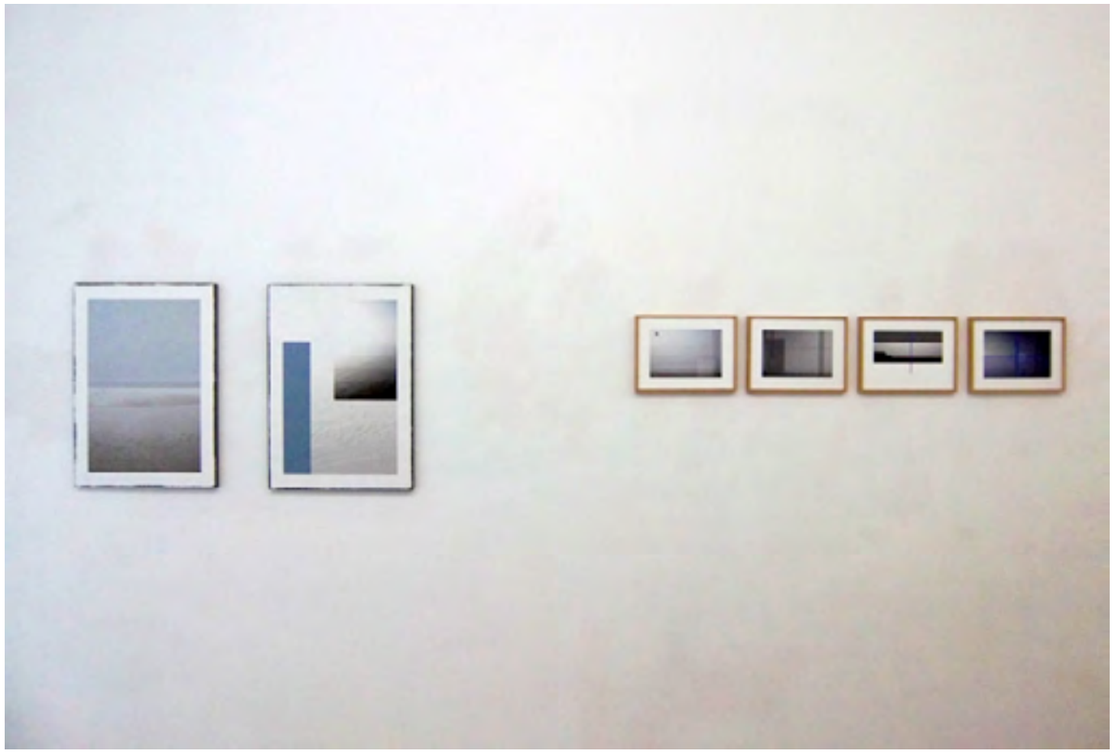
JAMES JEONG

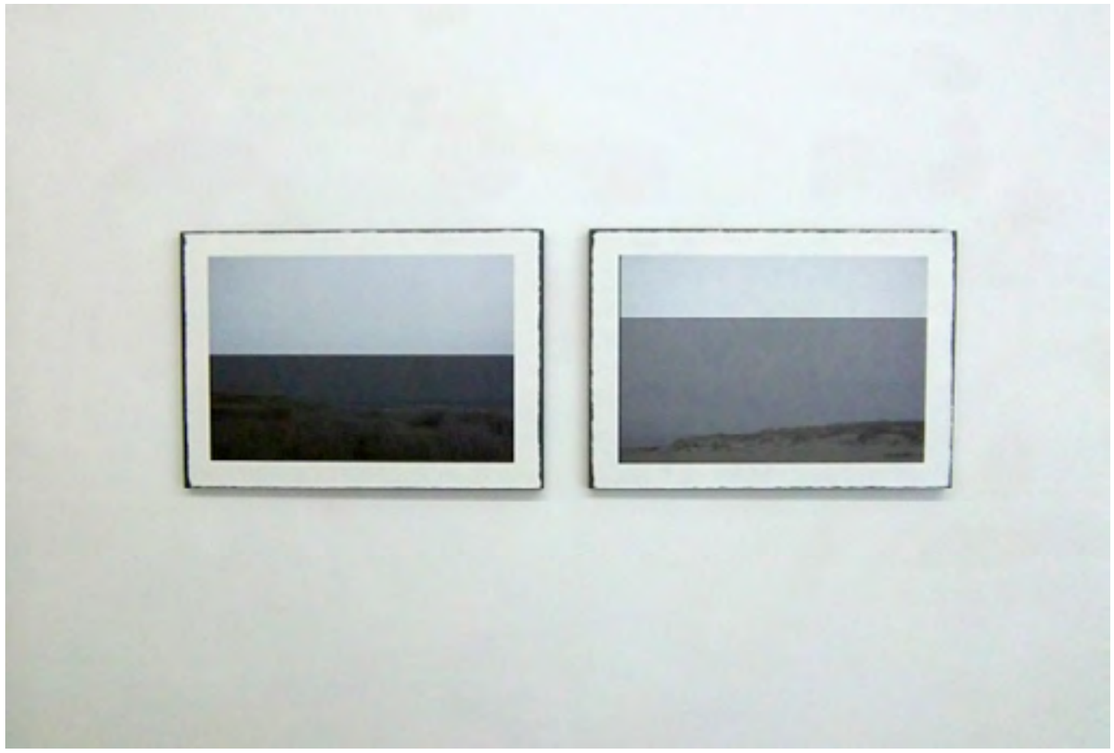
Du 26 mai au 04 juin 2016

La série marine du photographe James Jeong explore à partir de 2007, le point où la mer et la terre et le ciel se rencontrent. Les trois se fondent en une nuance spectaculaire, et cela nous fait prendre en compte le fait de notre insignifiance face à la nature et ses manifestations illimitées.
Cette série explore les thèmes classiques de notre identité (Qui suis-je?) Et de celle des autres (Que voyez-vous?). À travers des images qui montrent les grands desseins de la nature, le photographe nous aide à nous trouver nous-mêmes dans ces représentations. Comme dans la Genèse, la mer est le lieu de rencontre des idées, de la religion et de la philosophie.
Ces préoccupations philosophiques, lorsqu'elles ne sont pas fondées sur des expériences particulières, ne peuvent pas être significatives et restent vagues. Pour les images de cette série, il faut donc remonter dans sa propre mémoire. Au cours des sept dernières années, Jeong a voyagé le long des côtes ouest américaine et canadienne, à la recherche de paysages marins qui évoquent des souvenirs, il a connu ailleurs, la côte sud de la Corée qui rappelle son enfance. Ce qui a commencé comme un vague sentiment de «J'ai toujours aimé l'eau», a organisé son travail au cours des sept dernières années. Et dans cette exposition, son récit de voyage dans le paysage marin est un document où le privé métastase avec une confession publique.
Les images des sept dernières années se sont réunies dans cette collection, et à travers elles, nous assistons au passage du temps. En 2008, ses photos se concentrent sur des détails spécifiques de sa vie, mais au fil des ans, les pourtours sont rejetés et seul le noyau reste. Et en 2010, nous voyons des œuvres minimalistes qui sont totalement bleues ou grises. Puis en 2012, les images prennent un ton magenta, vert foncé ou orange, comme si elles cherchaient l'eau à travers un verre coloré, prêtant aux photographies une atmosphère de peinture. En 2013, c'est un départ rapide vers le réalisme: les œuvres inspirées par Mondrian et les artistes suprématistes, Kazimir Malevich, 'Black Suprematic Square' (1951) dominent l'œuvre. L'opacité des blocs de couleur à plat fournit la profondeur et la perspective. L'artiste mèle à la fois hyper réalisme et abstraction, entraînant une liberté de genre dans son sillage. Cette année, les images sont plus transparentes, et par conséquent paraissent plus légeres, plus lumineuses. Dans l'espace où la lumière et l'ombre se replient l'un dans l'autre, il n'y a pas de coins qui sont entièrement lumineux ou entièrement sombres. Certaines images paraissent en profondeur, et retournent à une dimension picturale dans leur composition à plat.
Cette série de paysages marins rassemble des éléments généralement exogènes dans un écran où ils co-existent maintenant. Le modernisme couvre l'hyperréalisme, et les paysages rencontrent une profondeur en trois dimensions.
Des fragments du quotidien entrent en collision avec l'immortalité de la mémoire, et les implications culturelles plus larges de la mer sont confrontées à des confessions privées. À certains moments, la houle des marées, et, parfois, le ciel remplissent l'image. La mer est à la fois l'un et l'autre élément, et seul. Lointaine et pourtant proche; calme, pourtant redoutable. Les différentes composantes donnent son poids à l'œuvre.
De plus, la série est un voyage privé du photographe vers le public, et ainsi le travail traverse, encore et de nouveau, un autre seuil. Un autre chapitre s'ouvre.



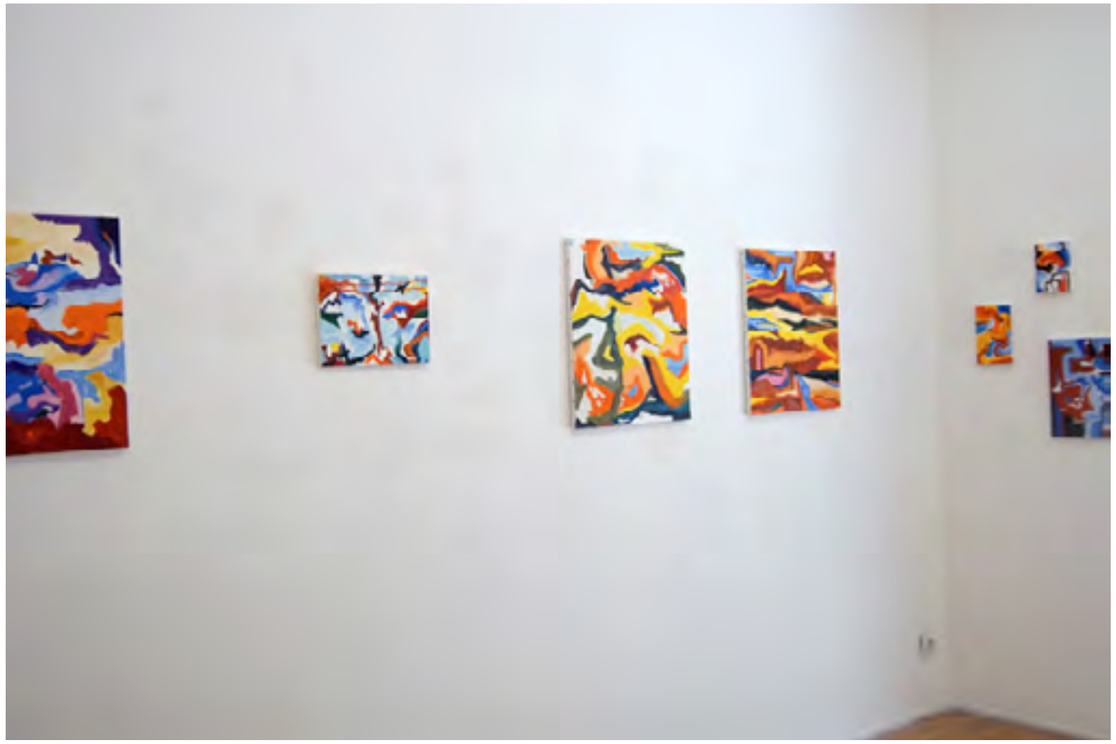






GREGORY MONTREUIL

Du 06 au 18 juin 2016



Dynamic Force/True Colors

Greg Montreuil s'est pris de goût pour le changement et l'aventure et a choisi de vivre entre Marseille et Arrey au Nouveau Mexique. Il se met à la philosophie du mouvement et du risque comme ingrédients de base pour organiser sa vie et les fondements de son art.
Dans cette expo, partagée avec Holly Miller, Greg Montreuil nous offre son nouveau trait. Après de nombreuses années d'une peinture en noir, blanc et gris, la couleur se place désormais dans une équation plus complexe quant à sa structure et à sa composition.
L'aspect essentiel de cette proposition est d'être dans l'expérience du quotidien, le processus de développement continu et répété est le premier critère de cette mise en jeu spatiale. Attiré par une ligne de recherche qui se déplace d'El Greco à Soutine et à Joan Mitchell, Montreuil est dans l'action de gauchir sa peinture tout en la maintenant dans la précision, il fait usage de la couleur sous la forme d'une énergie de glissement et de collision avec une grande force.
Exponentiellement, la couleur fait apparaitre des histoires mouvantes et abstraites. La difficulté étant de contenir la couleur dans ses jeux de juxtaposition.
Greg Montreuil et Holly Miller, artistes et collègues, exposant ensemble, c'est pour chacun se poser dans le sens du trait, distinct et disparate, mais provenant d'un apport commun essentiel.

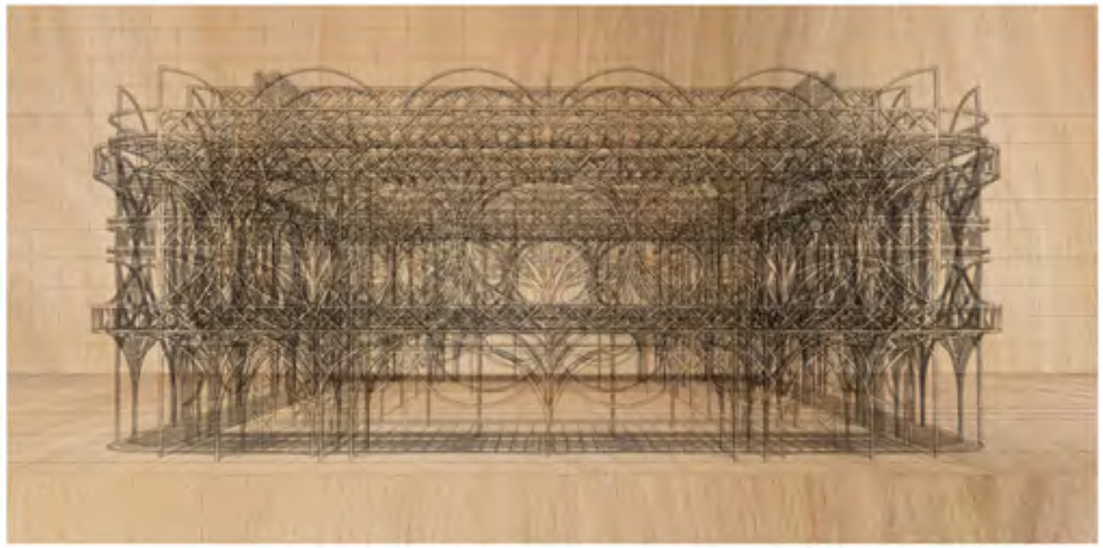
HOLLY MILLER

Du 06 au 18 juin 2016

Dans son travail récent, Holly Miller réduis ses ingrédients en choisissant simplement trois couleurs pour créer ses œuvres : bleu, orange et blanc. En mélangeant ces tons complémentaires, elle crée des nuances qui sont subtiles dans leur profondeur et leur luminosité. Chaque mélange devient une découverte inattendue. Sa palette rappelle le design industriel des années 70.
Les traits cousus insinuent les actes de joindre, d'unir et de réparer et en même temps d'interrompre et de percer. La répétition et l'irrégularité' sont lies et fonctionnent en union.
L'intuition inspire ses décisions.
A travers le vocabulaire restreint et formel de Miller, elle réussit à marier le Hard Edge painting avec la couture, le visuel et le toucher.
Barry Schwabsky, critique d'art et poète, écrit sur le travail de Miller : « le mariage mystique de Lucio Fontana et Agnès Martin: chaud/froid, ses monochromes subtils et roses avec des lignes verticales et ultrafines dessinées au fil, créent un effet optique atténué. Séduisant... et pourtant, en quittant ses tableaux, j'avais l'impression que c'était ma peau et non celle de la toile qui ressentait les minutieuses piqures créées par les points cousus dans les couleurs pales de Miller »
Miller est née aux Etats Unis mais a vécu toute son enfance en Italie. Sa sensibilité est influencée par Fontana et Burri parmi d'autres. L'aspect physique de son procédé pour travailler la matière définit sa peinture. L'Arte Povera joue un rôle important dans son évolution en tant qu'artiste peintre.
Holly Miller vit et travaille à Brooklyn

ALAIN DOMAGALA

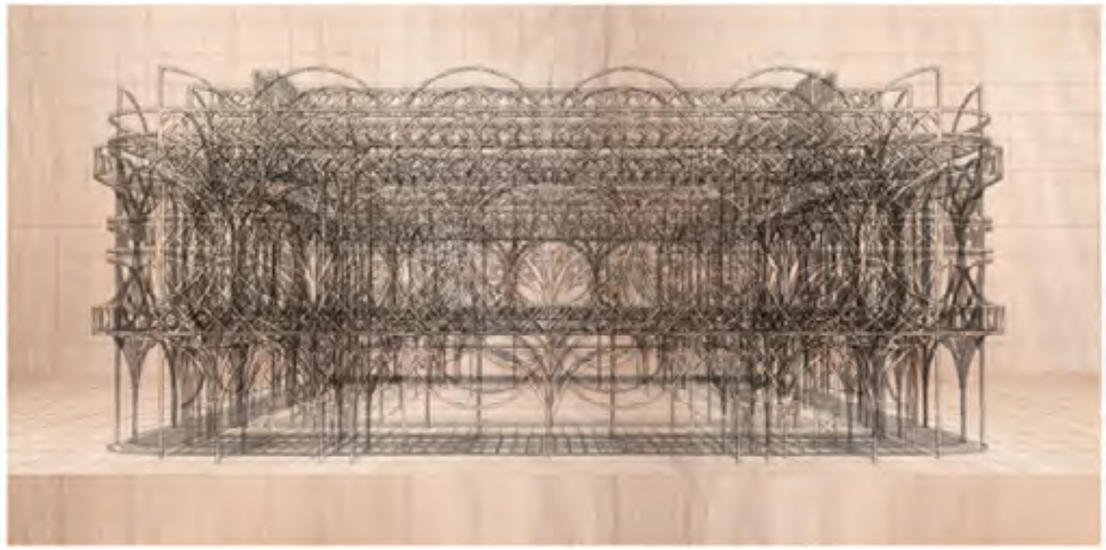
Du 20 juin au 02 juillet 2016



Le concile des distants

Quelquefois Alain Domagala répond à une question avant qu'on ne la lui pose. Sans doute est-ce l'effet des dialogues installés dans ses travaux : les étrangetés des espaces créés l'un sur l'autre où circulent tous les langages repris comme un écho. Chaque élément représenté, dans sa similitude ou sa répétition, est relié à son voisin c'est à dire l'ensemble de l'œuvre. Ce qui affleure du dessin ou de la sculpture est conforté par le dissimulé.
L'étrange nait ainsi d'une rigueur de trait, l'imaginaire de la façon de le décrire.
Une mécanique poétique construit un édifice aux voluptueuses passerelles où nous entraînait Piranèse.
Ce cercle, qui paraissait strict, s'incurve et devient fragment de sphère, l'angle oublie ses arrêtes et cerne plus étroitement le sujet.
Le dessin écoute la matière qui le supporte (le bois) et semble s'en inspirer, les tracés se superposent sans épaisseur mais non sans profondeur. Des nœuds invisibles ponctuent les éléments semblables qui sont cependant identiques au centre quand il faut chercher leur renouvellement dans leur éloignement.
C'est le terme d'*édification* qui me vient à l'esprit pour celui de *construction*. Or celui-ci est ambigu, il sert à la fois la cause mentale à propos d'individus et celle physique et noble des bâtisseurs.
Ce sont bien des questions et des réponses qu'Alain Domagala nous entraîne à voir dans cette réunion qu'il a intitulée *le concile des distants.*

Bernard Plasse



BERNARD PLASSE

PRIX

Du 04 au 16 juillet 2016

Une fois n'est pas coutume. Moi, galeriste, j'encouragerais le record. Moi, galeriste, je vais présenter en mon lieu la quintessence de ce qui fait l'art et son actuel prestige, ce qui fait sa valeur passagère, son outrecuidance : le prix.
L'exposition pourrait s'appeler de Damien Hirst à Basquiat, de Jeff Koons à Warhol, tous seront là.
Tout sera à la vente, et je pense que les collectionneurs seront au rendez-vous puisque tout sera très cher, néanmoins conceptuel, international et reflet fidèle de notre époque.
Bernard Plasse

$ 318 million

Jean-Michel Basquiat
Painting
Christie's Contemporary Sale. May 10, 2016
Yusaku Maezawa. New owner

$13.9 million

Christopher Wool
Untitled (1990)
Yusaku Maezawa. New owner

$ 58.4 million

Jeff Koons
Balloon Dog (Orange)

$ 81,9 million

Andy Warhol
Elvis Painting
SFMOMA. New owner

$ 17.2 million

Maurizio Cattelan
Statue of Adolf Hitler

$ 413,000

Cindy Sherman
Untitled (1987)

PIERRE CORTHAY

Du 05 au 17 septembre 2016

Depuis 2005, Pierre Corthay utilise le carton pour créer des volumes. Associé à sa passion pour la peinture, son métier de bottier l'a amené à considérer attentivement les notions de mobilité au quotidien.

Pierre Corthay a d'abord réalisé des gouaches et des objets proches de Hans Arp ou de Shirley Jaffe. Cette attention pour les formes simples lui a été insufflée dès l'enfance par sa tante, Valentine Schlegel, sculpteur dans les années 1950- 1960.

En 2005, il ramasse distraitement un petit carton d'emballage et le peint. Ce geste fondateur va peu à peu s'imbriquer à son métier : « C'est un lien inconscient qui s'est manifesté entre mon travail initial d'artisan bottier et cette pratique. Le soulier est un véhicule pour l'homme, sans doute le plus ancien. Il le protège et lui permet de se déplacer, au même titre que le carton de calage le fait pour un objet inerte.»

Relativement confidentielle à l'origine, sa démarche s'est muée en un jeu pour son entourage qui s'est, au fil du temps, transformé en une modeste armée de glaneurs. Et si sa pratique n'a pas supplanté son métier artisanal, elle est devenue quotidienne.

Durant les premières années, les cartons sont simplement dépliés et peints en aplats colorés qui définissent différents plans. Depuis 2009, Pierre Corthay utilise le carton «thermoformé». Les volumes agencés sont unifiés par une couleur dense et monochrome. Un bleu cendre, un brun mat, un rouille profond. Le matériau originel est méconnaissable.Tout récemment, Pierre Corthay a introduit le modelage en associant le carton à la terre dont la malléabilité vient souligner l'aspect préhensile du travail. Les sculptures sont accrochées au mur ou posées sur des étagères comme des objets utilitaires, leur spécificité tenant à la coexistence de deux matériaux.

En près de dix ans, Pierre Corthay a fait évoluer la matière première de son travail qui est devenue l'objet d'une réflexion toujours plus accrue sur le matériau, ses propriétés et ses usages.

GÉRARD FABRE

Du 05 au 17 septembre 2016

Avec Gérard Fabre nous avons su partager un privilège extraordinaire: celui de l'amitié de Jean-Louis Marcos pour une raison qu'il s'était octroyée, il ne peut plus dire pourquoi mais il savait le faire et cela nous manque. Jean-Louis savait dire son amitié sans prononcer ce terme, il était sobre de mots, ce qui l'empêchait de mentir. À mon tour, il m'interdit le texte, voici le sien à propos de Gérard Fabre:

Les sculptures de ce plasticien marseillais sont de l'ironie dans l'espace. Il s'agit d'objets qui se cachent derrière leurs éclatantes couleurs et leurs volumes imposants. Ce fort impact visuel se tient sur une crête entre deux gouffres : celui du grotesque et celui du sublime. De ce flirt avec le risque, cette présence plastique tire une étrange souveraineté. L'ironie se trouve alors dans son jardin : interroger en feignant l'ignorance, dans cette incessante mobilité de la conscience, aux antipodes du dogmatisme, dans une des ouvertures majeures de la liberté de percevoir. L'ironie de Gérard Fabre pratique le contre-oeil comme d'autres le contre-pied, la jonglerie dans la jungle et la couleur dans le chromatisme, toutes choses qui demandent souplesse, agilité et inspiration. Il y a aussi des fausses pistes, celle du design par exemple. Les petites sculptures de Gérard Fabre font semblant d'être cousines avec des objets de design. C'est une blague, le design est toujours étroitement lié au monde de la production, à la manufacture. Ici il s'agit d'objets célibataires et uniques, acceptant de se retrouver dans un groupe, pour une petite orgie métaphysique plausible, acceptant de se transformer éventuellement ; mais en aucun cas d'être clonés, d'être formatés pour le marché et d'envahir comme autant de métastases l'espace quotidien déjà saturé.
Les sculptures de Gérard Fabre portent toutes un titre générique : Babarevich soit le fruit des amours coupables de Babar et du peintre du Suprématisme (courant de l'art abstrait) Kasimir Malevitch (1879-1935). Il y a ici à la fois la mémoire des aînés, ridicules et glorieux comme toujours, qui disaient par exemple : « J'ai délié les noeuds de la sagesse et libéré la conscience des couleurs » (Malevitch) et celle de Babar, roi d'un pays qu'il invente en y mêlant les charmes de la ville et ceux de la jungle.
La modestie des matériaux (plâtre, papier mâché, peinture industrielle), relève aussi de l'ironie. Comme les vieux vêtements troués et sales de Socrate allaient de pair avec sa brillante dialectique.
Alors, à la fin, l'objet sculpture de Gérard Fabre est la matérialisation de l'ironie. Il s'agit bel et bien d'un irréel réalisé.

Jean-Louis Marcos

DOMINIQUE CERF

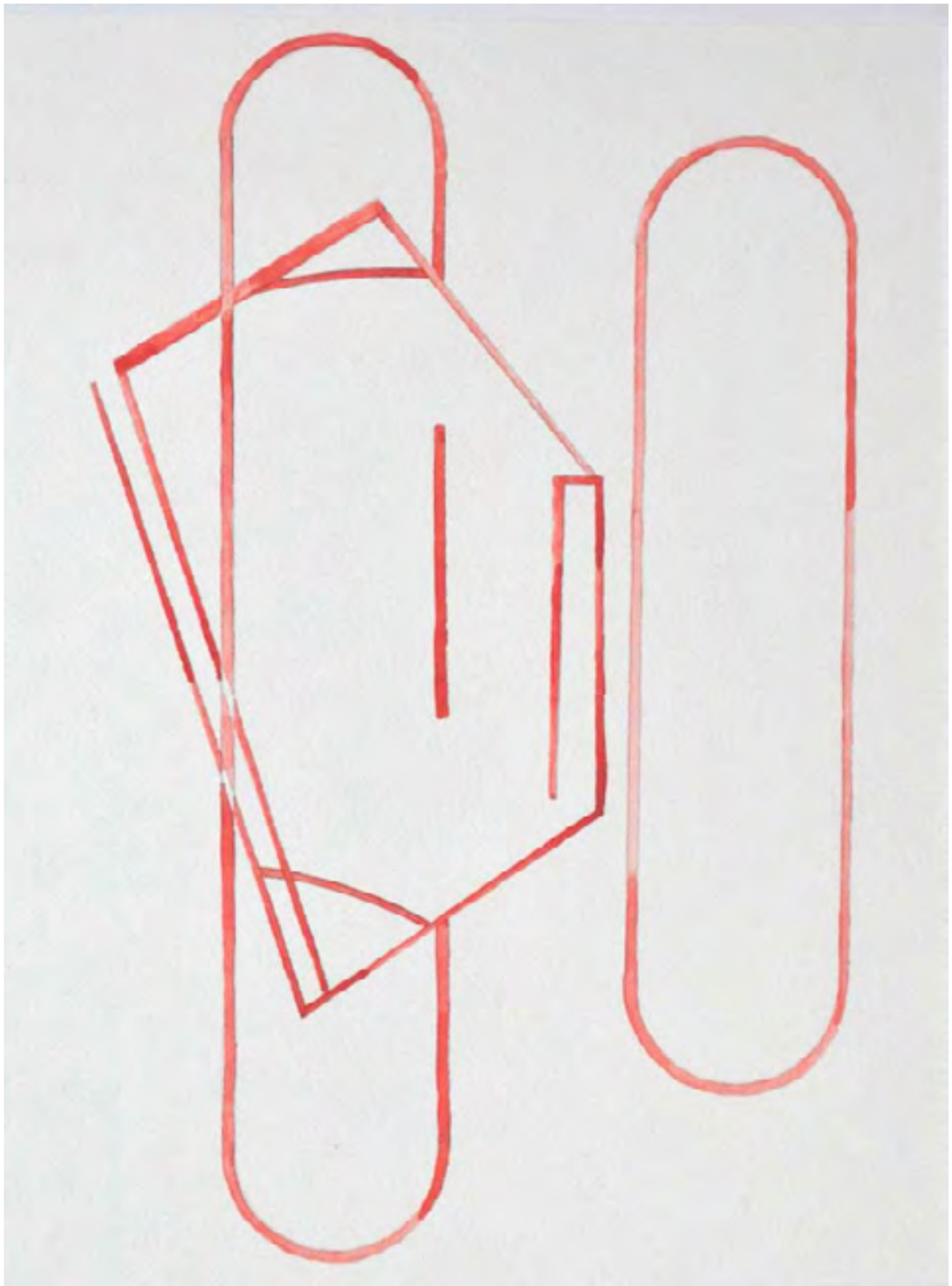
Du 19 septembre au 01 octobre 2016

Dominique reste debout.
Perpendiculaire au ciel.
Jamais sa prière ne s'agenouille.
Elle cite Ingeborg Bachmann :
« Dans l'Art, on ne progresse pas à l'horizontale ».
Lorsqu'elle parle de ses sculptures, elle dit « mes pièces ».
Car chacune est un détail de l'œuvre, une parcelle irremplaçable.
Elle sculpte et se soustrait, fabrique et réalise.
Parfois, comme Louise, elle répare et recoud les éventrés.
Quand elle élève des colonnes c'est pour en faire des totems.
Pas besoin d'intercesseur pour parler de l'aïeule.
Les esprits dînent avec elle, son œuvre est peuplée de fantômes.
Nul besoin de chaman new-age car chez elle tout est offrande.
Ses bois sont des branches.
Elles accueillent ceux qui tombent.
Son arbre, parfois, est généalogique, voire familial.
D'une famille sororale et universelle.
Sans travail et sans patrie.
Un abri au sein de l'obscure forêt.
Dans sa galerie de portraits il n'y a pas deux cerfs identiques.
Chacun est unique, parfaitement autre.
Jean de la Croix l'apostrophe :
« Où t'es-tu caché
Aimé me laissant en gémissement
Comme le cerf tu as fui »
Elle répond :
« Toi, mon amant Epileptique, mon Acteon,
mon Amour, ma Charogne.
Tu ressurgiras à la fois Héros et Victime.
Ce nom que tu portes, te fera t-il aussi
Deux fois plus héros et victime ?
Hanté et entêté de cerf.
Cours-tu à ta propre perte ? »

Texte de : Frédérique Guétat-Liviani

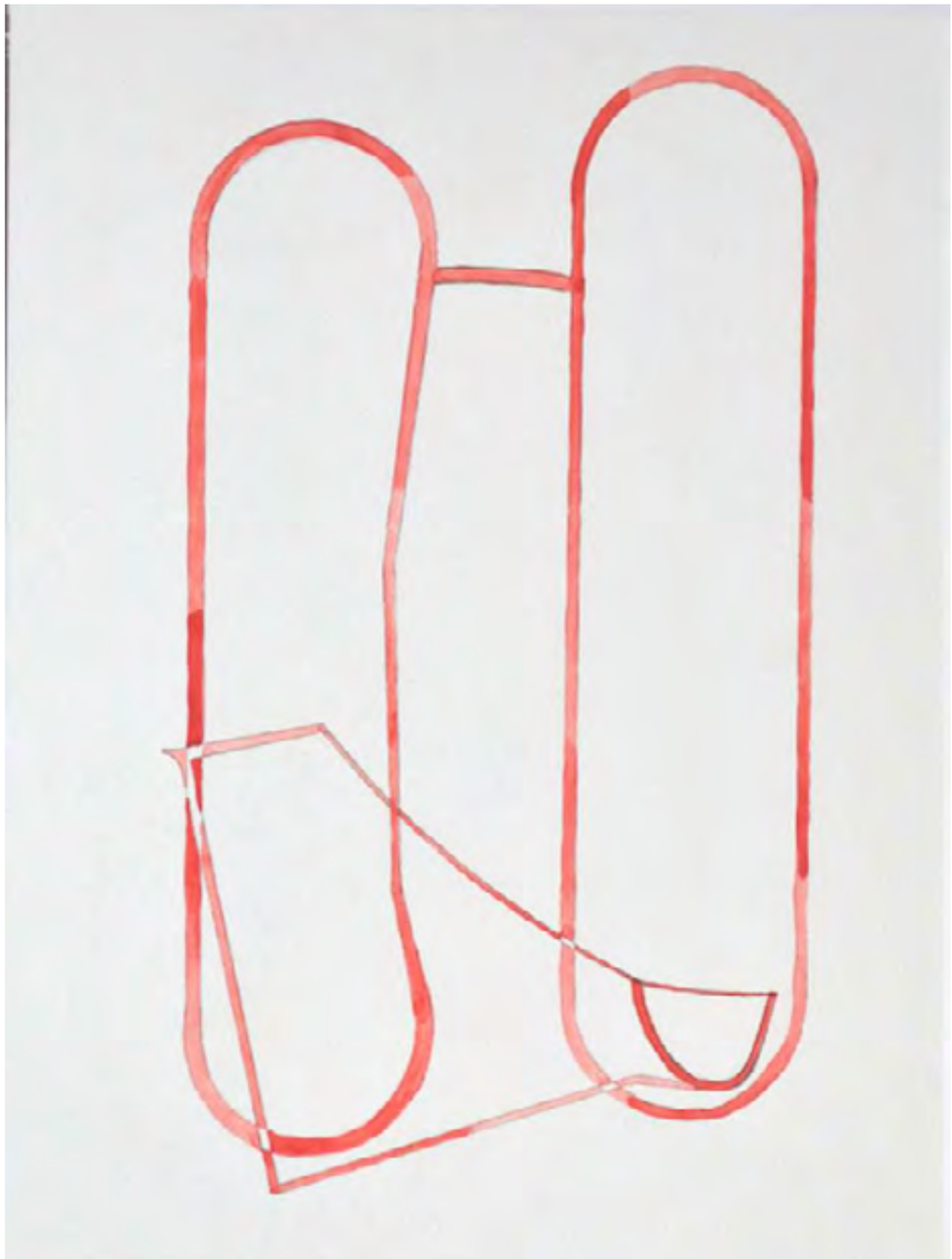
IL NE RESTAIT QUE SA VOIX CHANTANTE
UN ANIMAL
UN HUMAIN

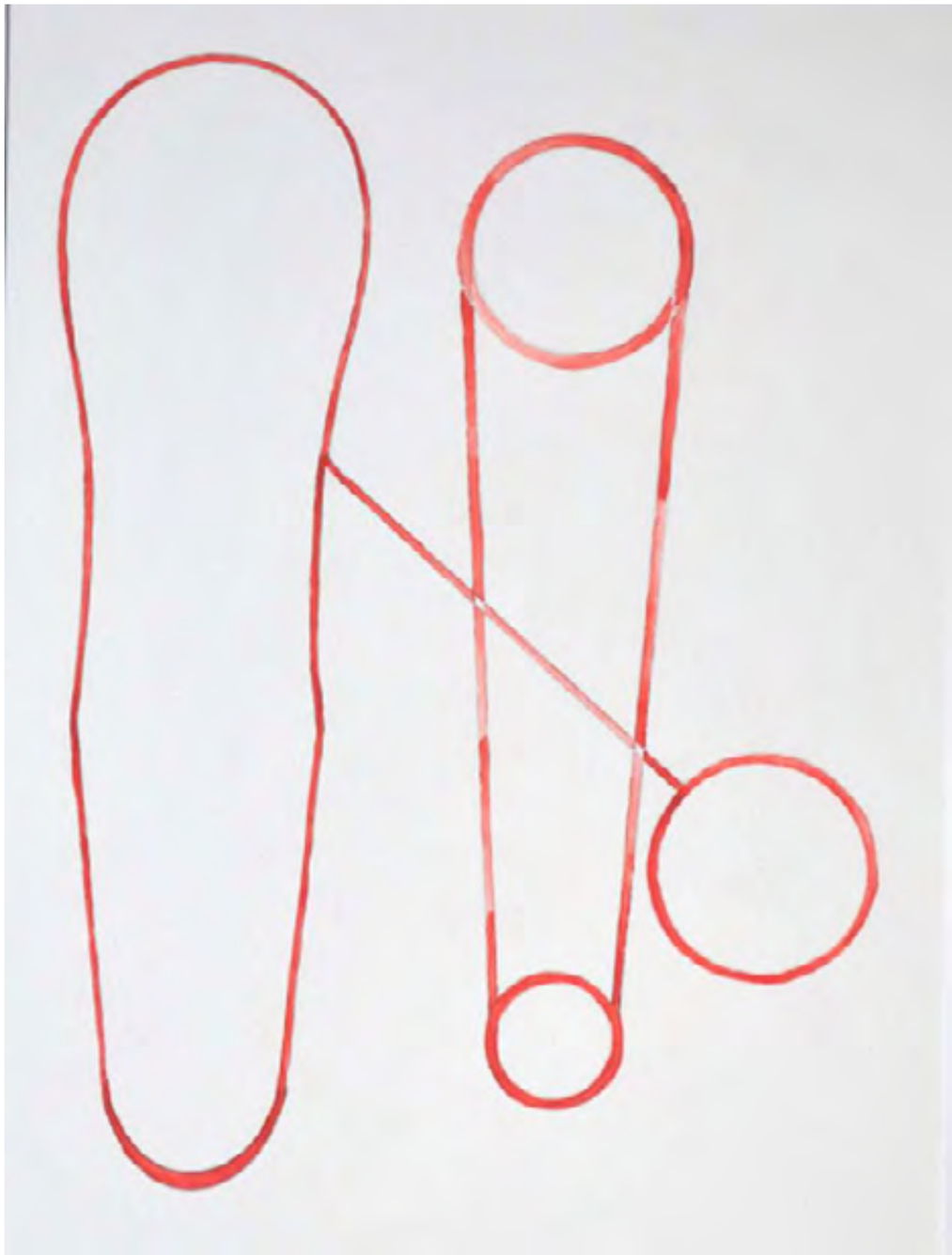
THIERRY THOUBERT

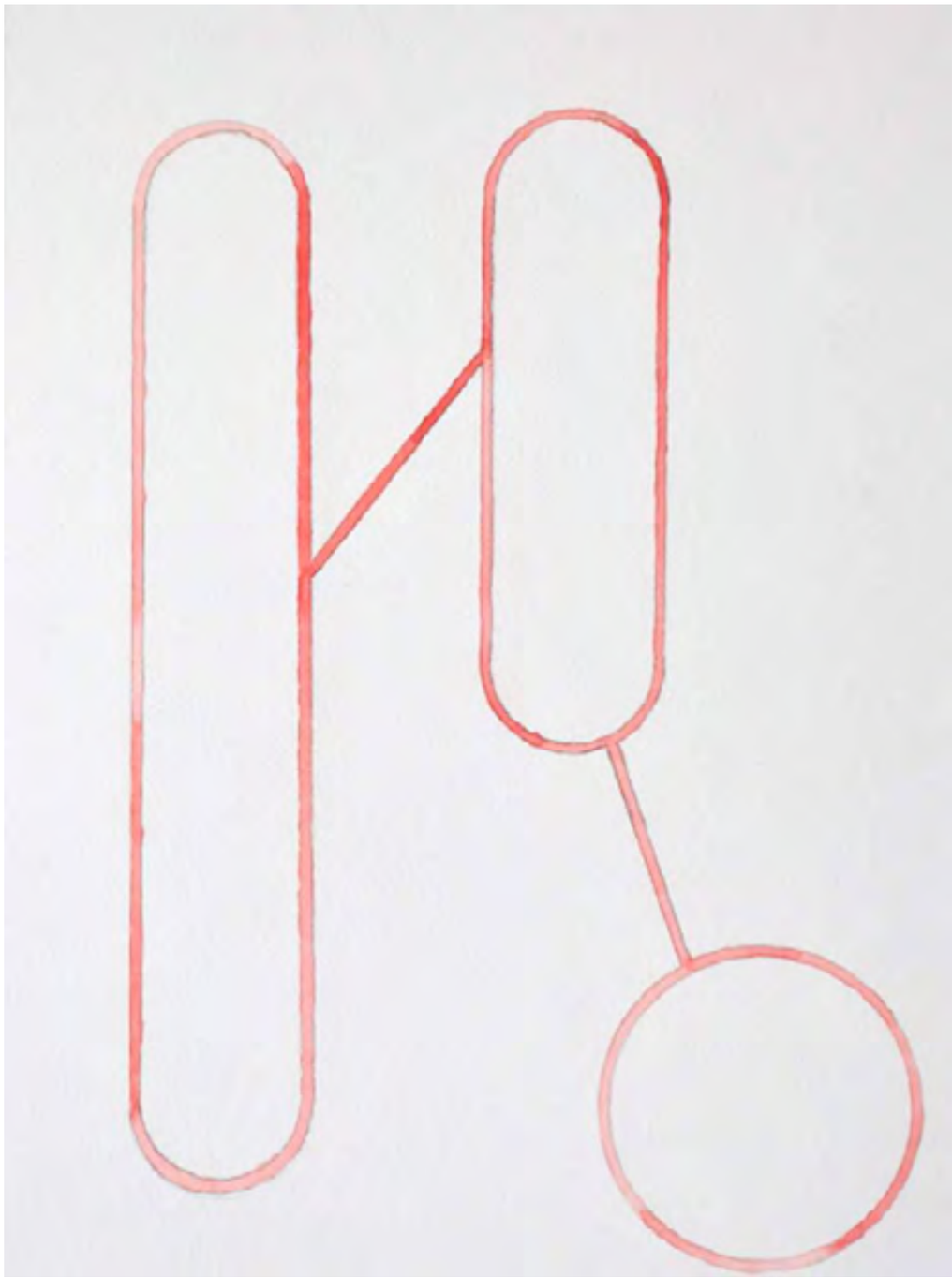


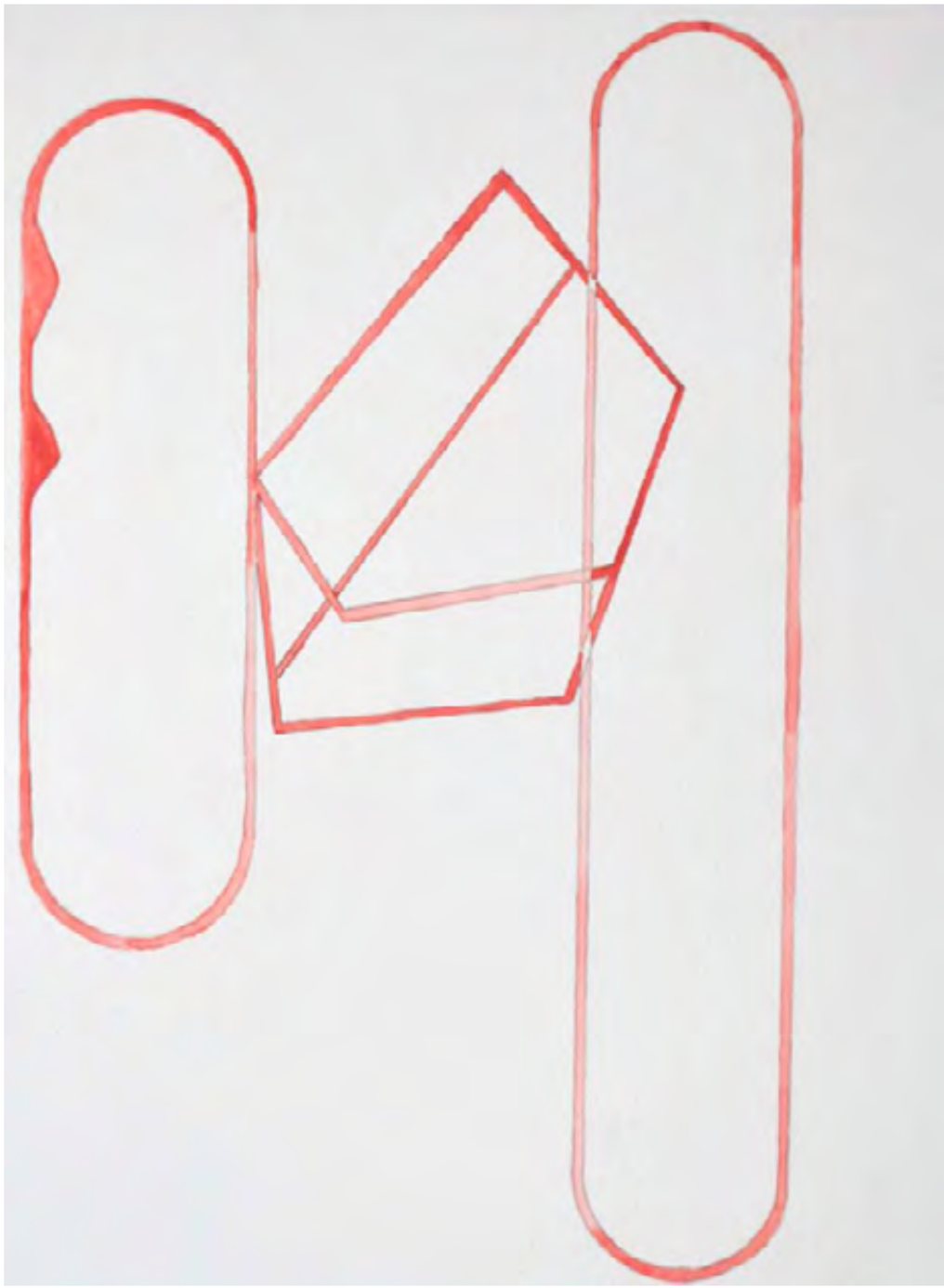
Du 03 au 15 octobre 2016

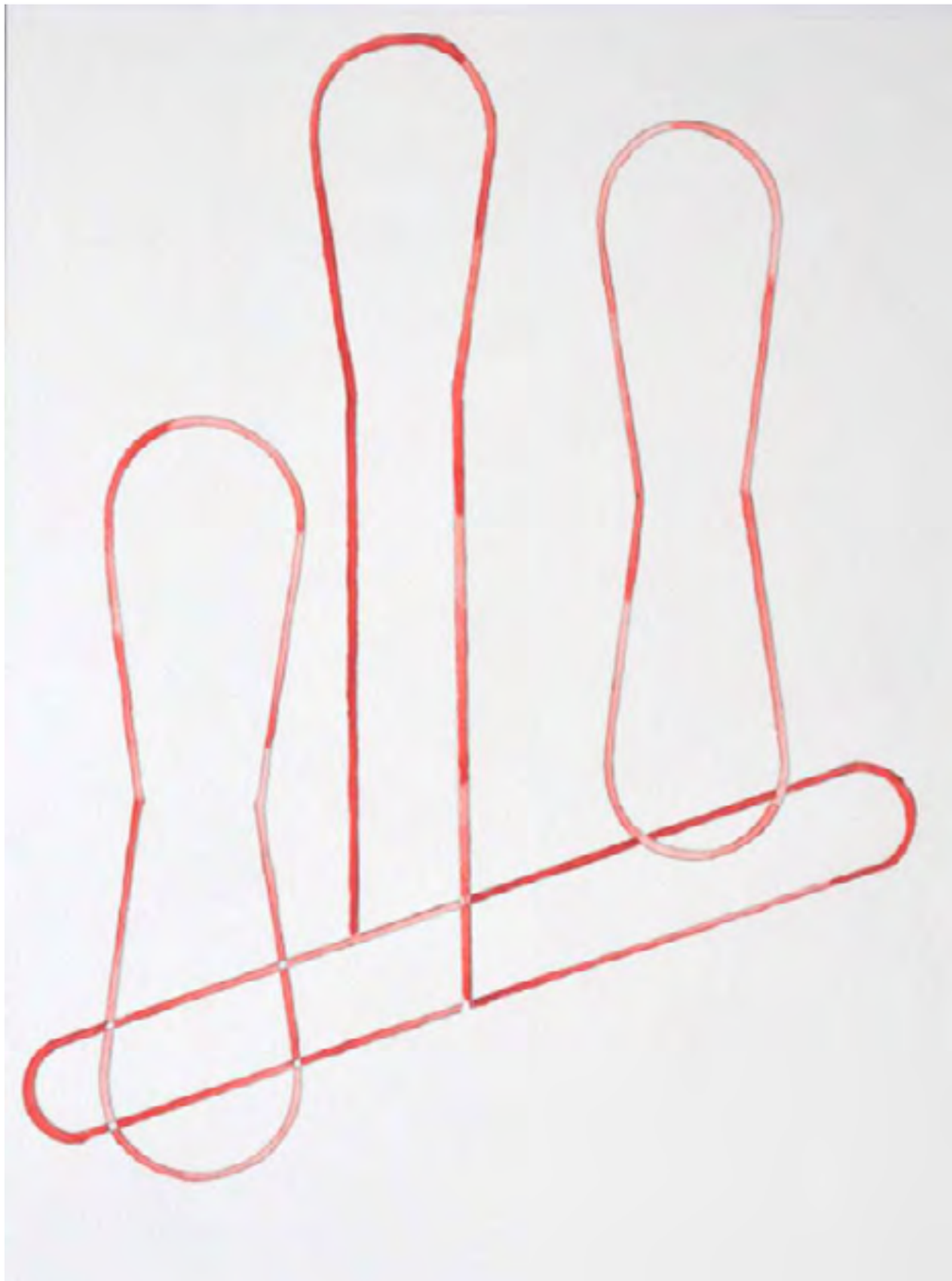
La pensée trace, elle marche sur des lignes rouges :
Elle est [anté] géométrique, quelque chose qui se situe avant la géométrie,
le terme minimal est trop restrictif pour ces dessins, minime est plus adapté.
Les lignes courent en parallèles, elles virent en conservant un périmètre ouvert sur
la surface du blanc rompu.
Cette surface se compose de traits aux vecteurs différents :
parfois les lignes font des courbes, parfois elles font des pointes ou elles s'abaissent.
Ces aquarelles alternent entre l'opaque et la transparence au gré de la respiration :
des dessins pneumatiques où les compositions ne sont pas des circuits fermés,
la couleur y circule, parfois fluide, parfois dense.
Une déambulation monochromatique, trait pour trait.
Ces compositions présentent des chevauchements,
la frontière de la forme est définitivement franchie, ces dessins excluent
toute forme d'expression, ils présentent leurs rouges, ce qu'ils sont :
les rouges de l'exil au réalisme, les variations du rouge cadmium clair au rouge cadmium
foncé,
feu la forme dans ses parties.
Leurs lignes mesurent la surface au-delà de l'angoisse alentour, de la menace d'une
dislocation.
Ces compositions alternent du courbe au rectiligne sur leurs confins,
Ce ne sont pas des barrières mais des lignes de convergence.
Elles passent du compas à la règle puis à la main levée, écarlates, trait pour trait.

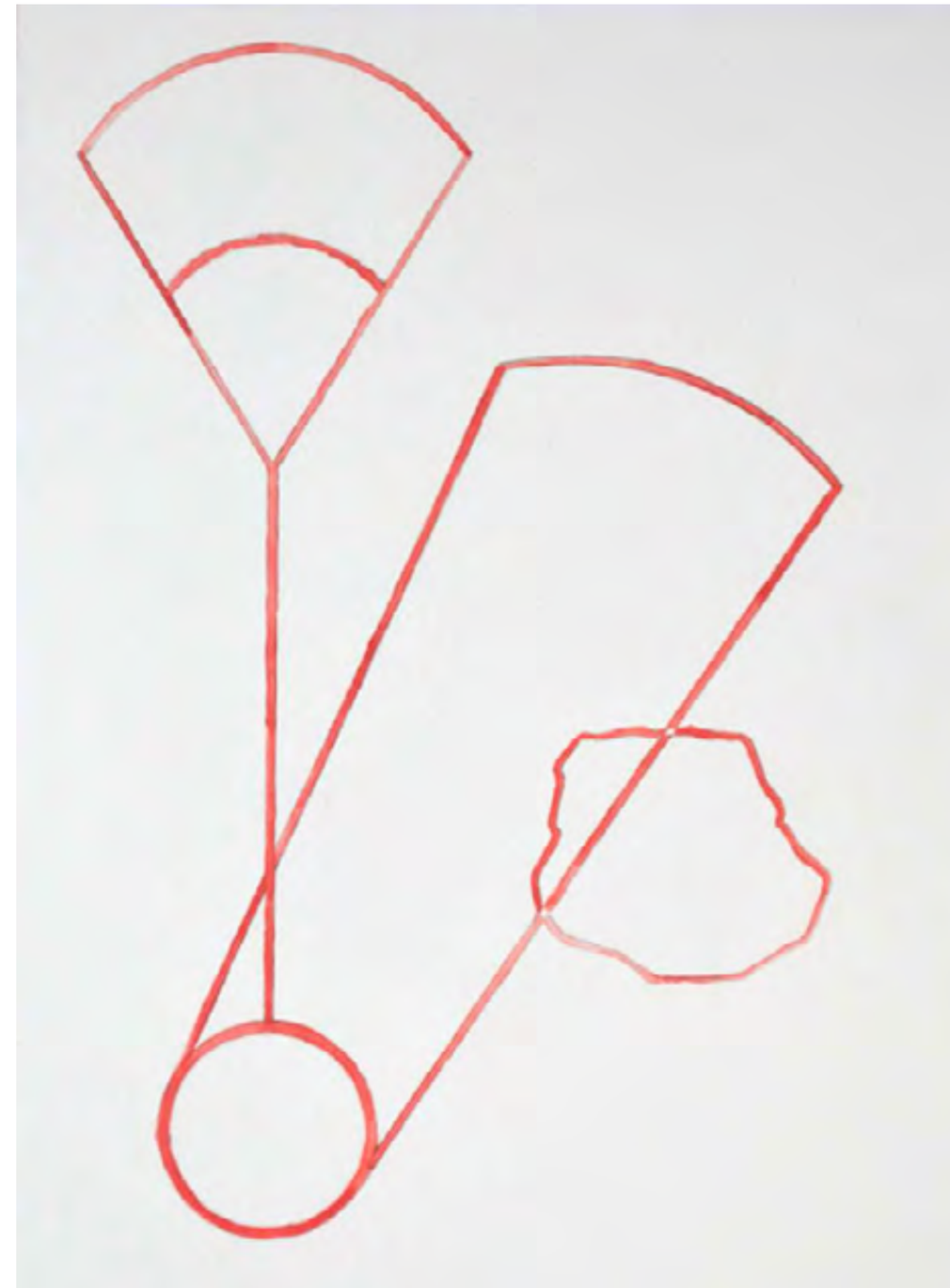


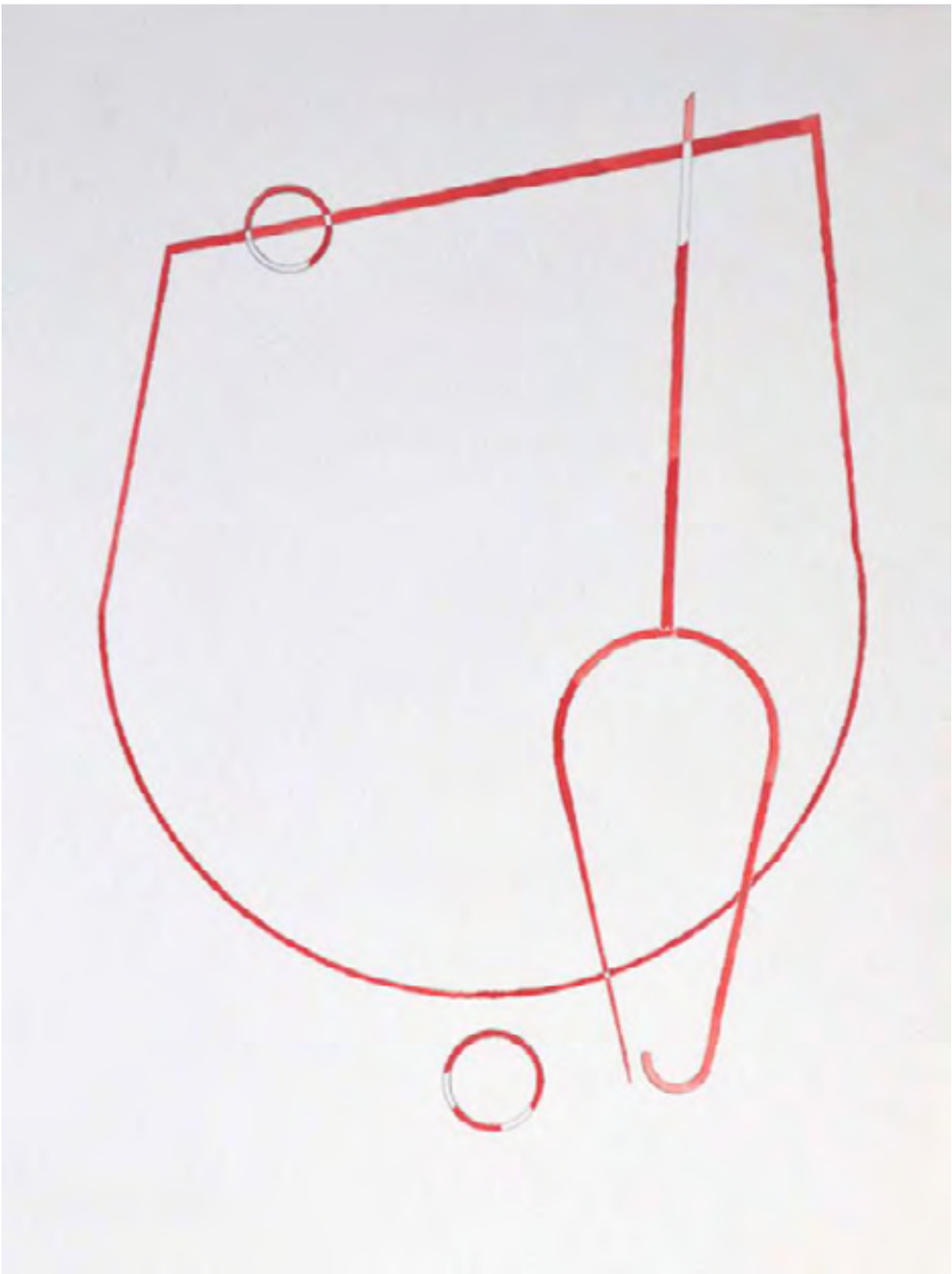


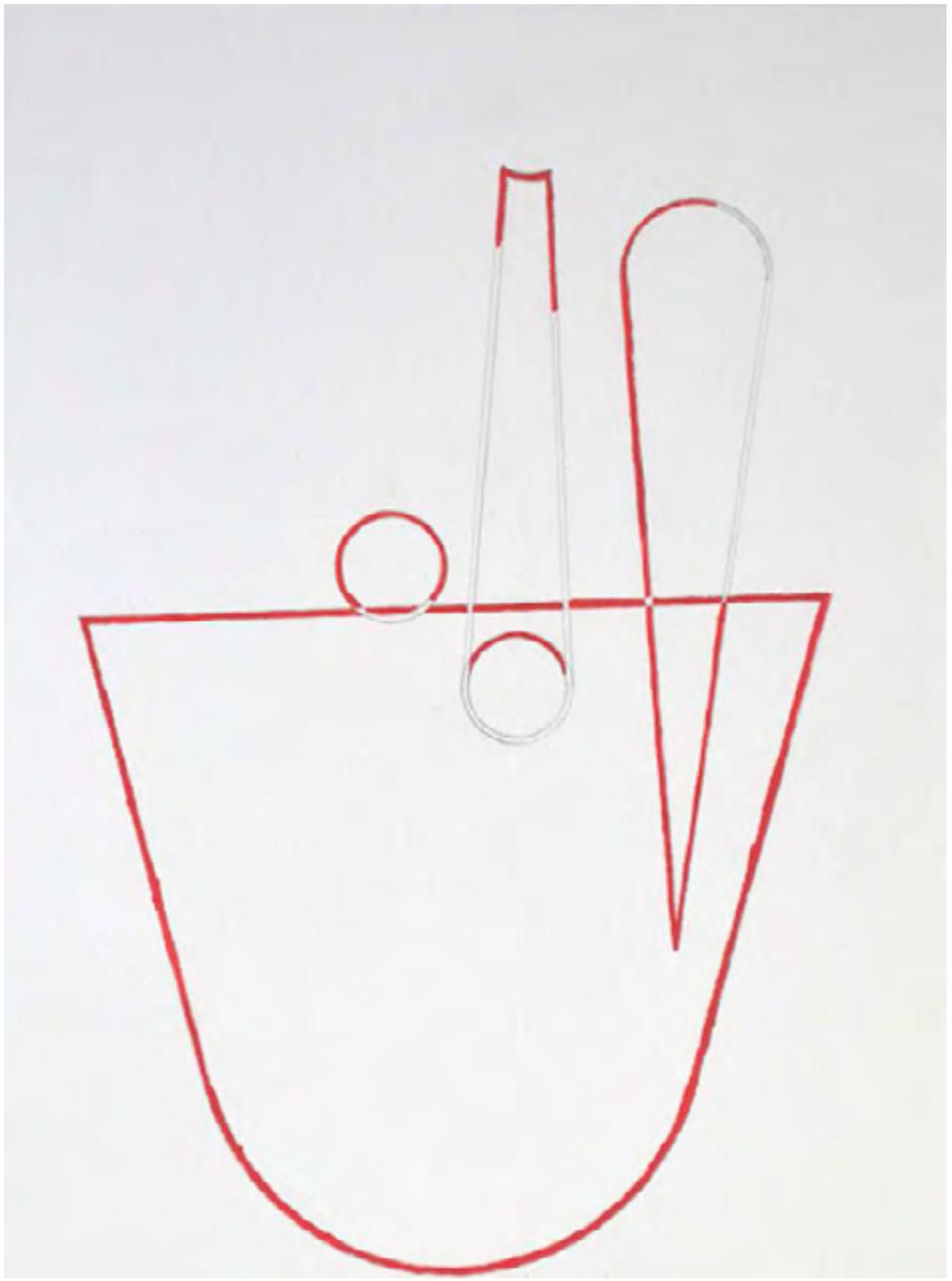


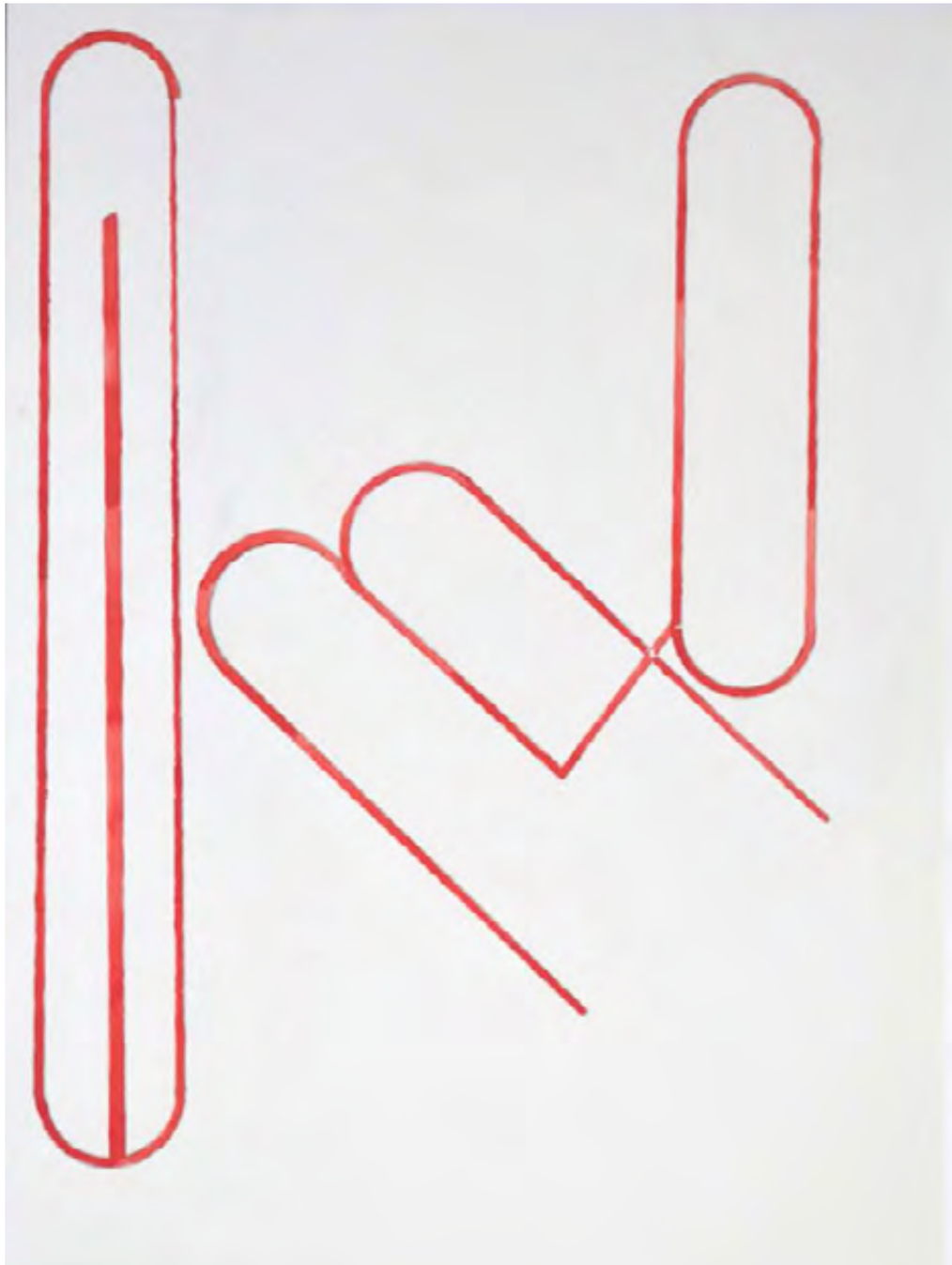




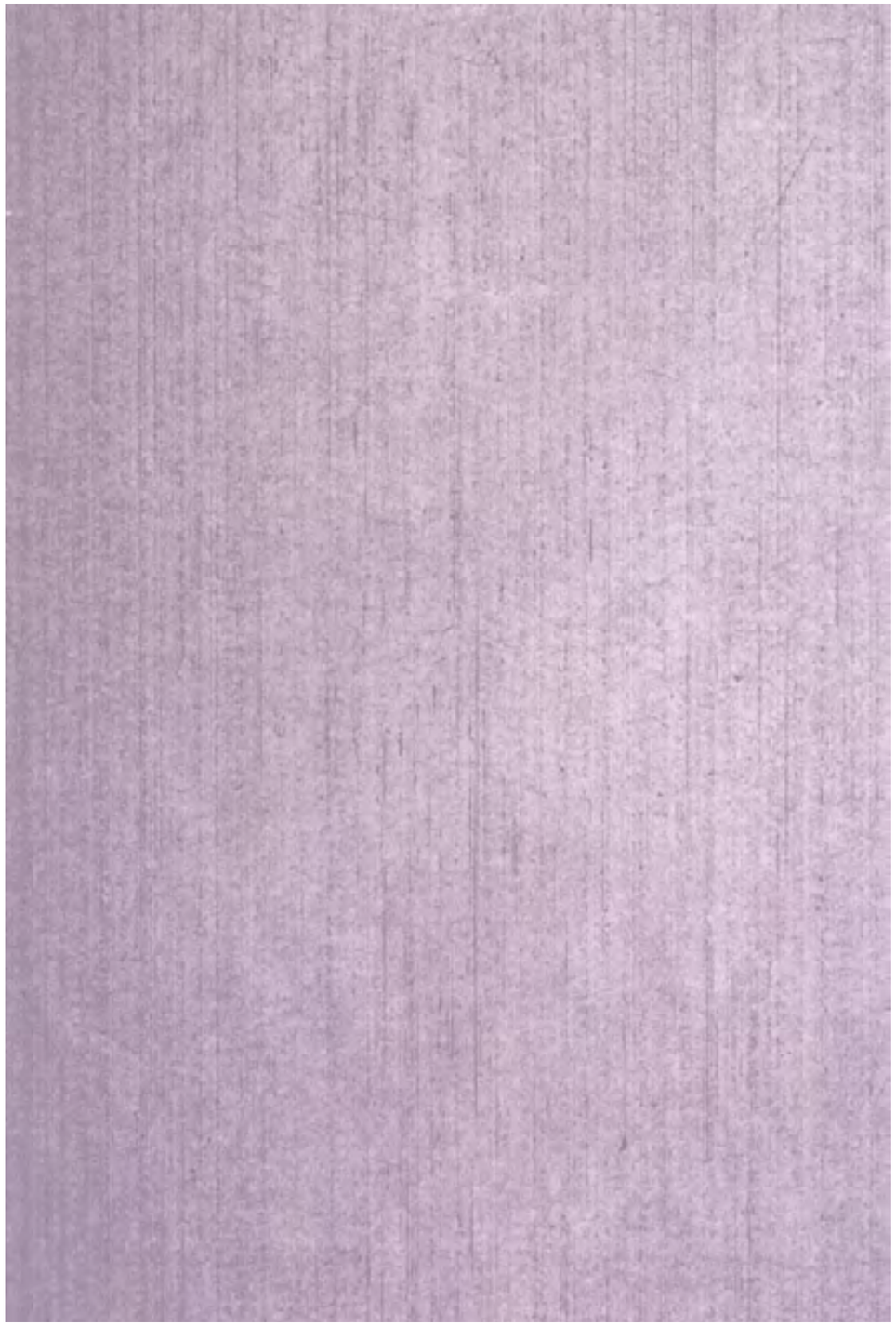








LEÏLA BRETT



Du 17 au 29 octobre 2016

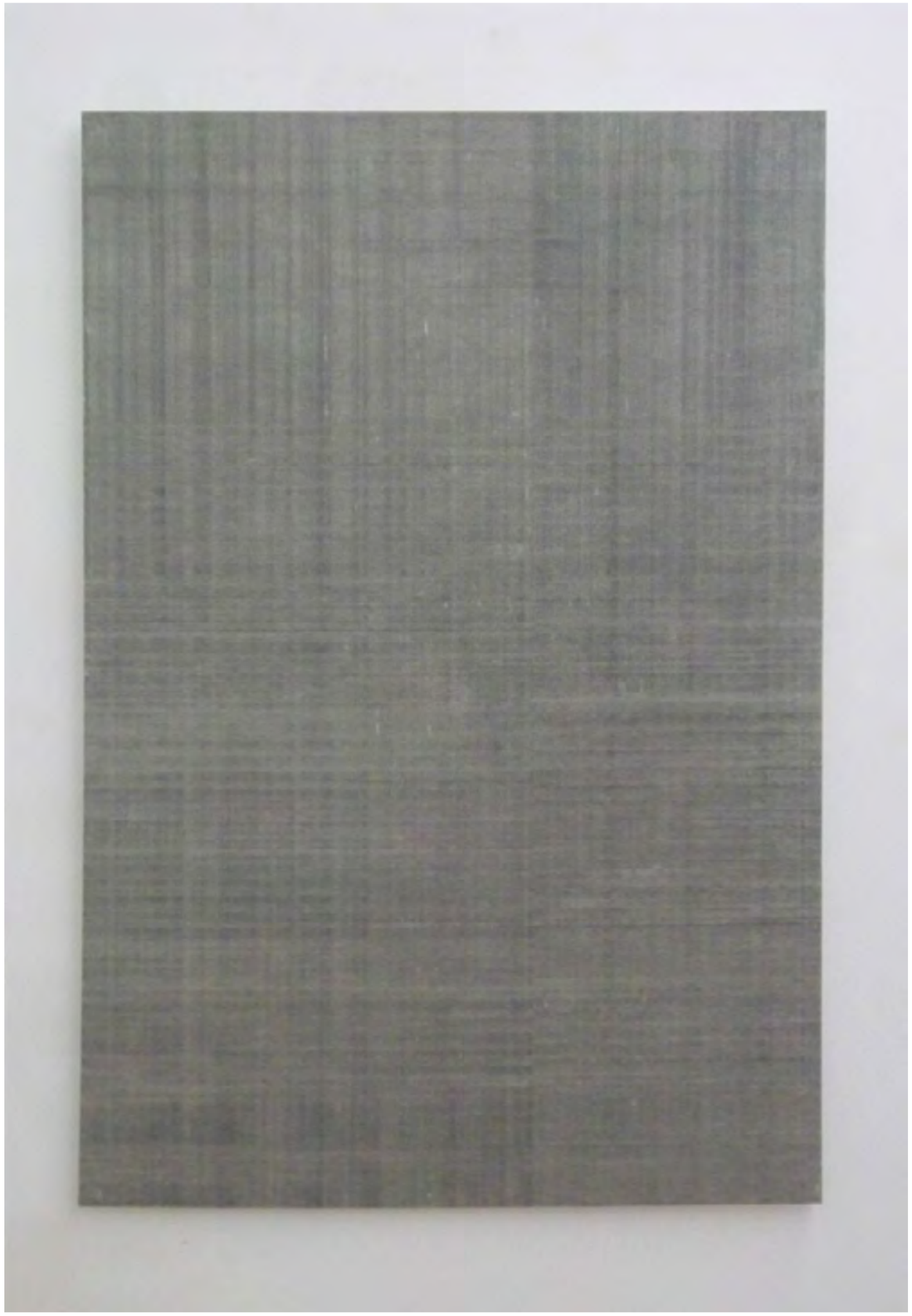
INTROSPECTIVE

Tendre une main au temps. Qu'il puisse par ce geste se rattraper, se faire pardonner de ne pas nous attendre. C'est un peu ce qu'accomplit Leïla Brett, elle avance avec légèreté dans un espace de temps qu'elle possède déjà et semble ainsi déterminée à revenir sur elle-même. En quelque sorte, une avant-garde personnelle.

De ce fait, l'écriture ou l'effacement de l'écriture peuvent se confondre mais les deux actions sont distinctes et volontaires. Comme le sont le noir et le blanc que l'artiste appelle à son gré et à tour de rôle dans la prépondérance. La manière est toujours attendue comme une surprise, elle s'inscrit, événement naturel, dans la disparition du support ou son excroissance. Ce contraste permanent a déjà engendré l'écriture...

Leïla Brett joue ici avec le temps, elle invente ainsi son contraire, son contrepied, puisqu'elle a créé sa propre genèse. Elle compte ses jours et ses nuits comme elle équilibre ses noirs et ses blancs, ses écritures sans équivoque, et s'amuse à se retrouver plus jeune chaque fois que l'ennui semble la chatouiller. Le nouveau est toujours à venir.

Bernard Plasse



Vanity Case

Claire Dantzer - Stéphane Protic+ guests

Du 31 octobre au 12 novembre 2016

La Chinoise posa tranquillement son vanity-case sur le capot, en sortit un Kleenex avec lequel elle entreprit d'essuyer le mélange de sueur et de poussière qui recouvrait son visage.
(Gérard de Villiers, SAS n° 94 Arnaque à Brunei, 2012)

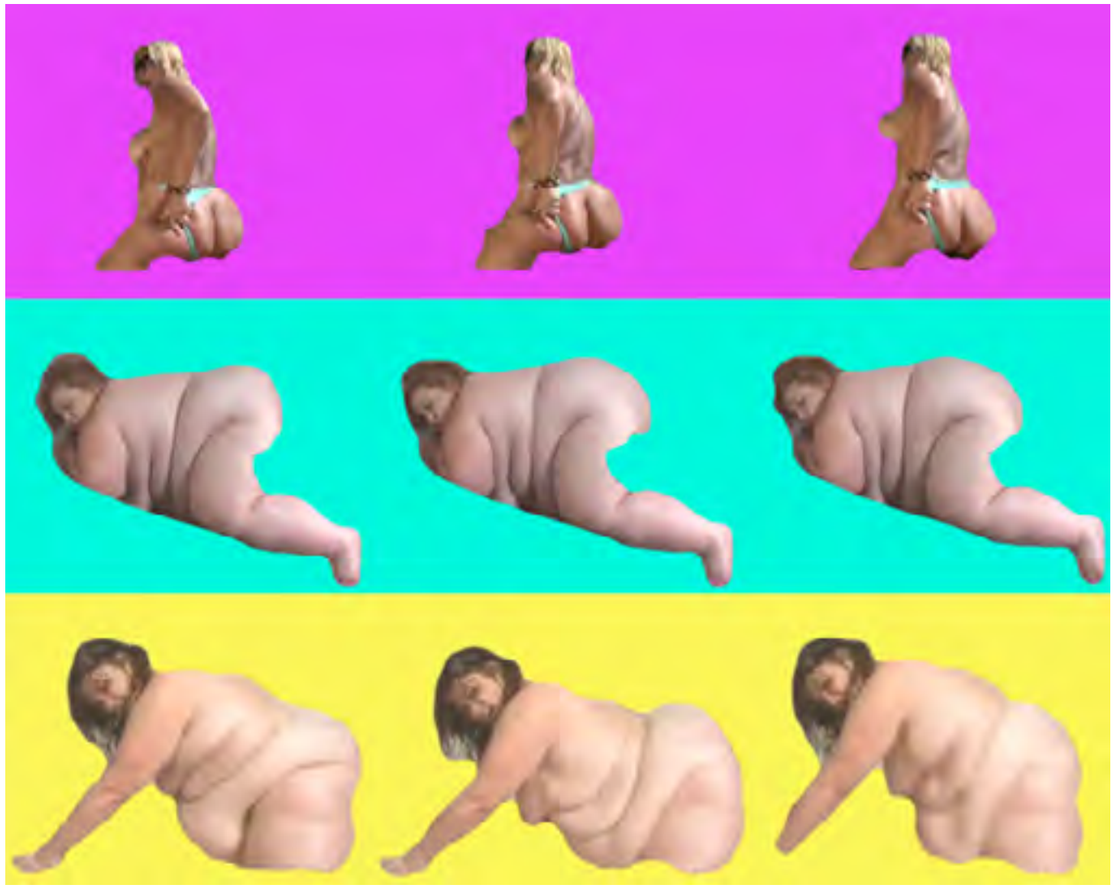
Mais confidence pour confidence,
C'est moi que j'aime à travers vous.
(Jean Schultheis, 1981)

Vanity Case nous parle de l'intime. Fruit d'une commande spéciale cette exposition est conçue comme un objet nécessitant l'action conjuguée de plusieurs invités.
Son type particulier se constitue comme genre autonome à partir du lundi 31 Octobre jusque fin du 12 novembre 2016 à la galerie du Tableau.

Avec : Alexandre Ancri, Fouad Bouchoucha, Frédéric Carayon, Maud Chavaillon, Frédéric Clavère, Claire Dantzer, Adèle De Keyser, Magali Delrieu, Diane Guyot De Saint Michel, Tamara Laval, Clara Perreaut, Audrey Pelliccia et Margaux Pincemin, Didier Petit, Nicolas Pincemin, Frédéric Pradeau, Stéphane Protic, Sylvie Reno, Remy Rivoire, Véronique Rizzo et Timothée Talard.

& TAPISSERIES

MEATSHOT



Du 14 au 26 novembre 2016

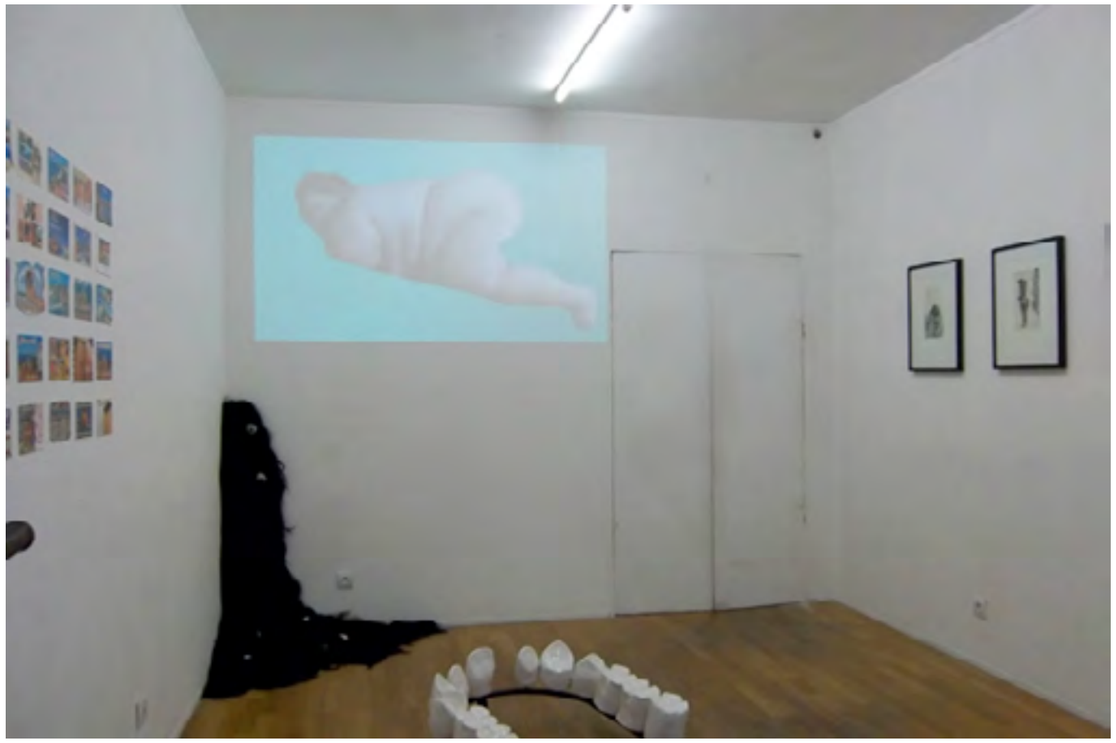
Nelly Toussaint

Sexpowernement : interroger la liberté sexuelle comme levier d'émancipation et d'autonomisation des femmes. Les questions de genre et d'identité sexuelle sont revisitées au travers des pratiques sexuelles et de l'étude de la pornographie.

Stessie Audras

Des morceaux de corps accumulés, agglutinés, compactés : desdoigts, des yeux, des dents, des langues, des pieds, des cheveux. . . Disjecta membra mais aussi objets partiels. Sculptés, modelés, crus ou cuits, parfois émaillés ou même siliconés. Anatomie éclatée. Autoportraits morcelés, élaborés à l'aveugle. Le tout mis en scène entre Grand guignol et féerie érotique.
Bernard Marcadé

NICE



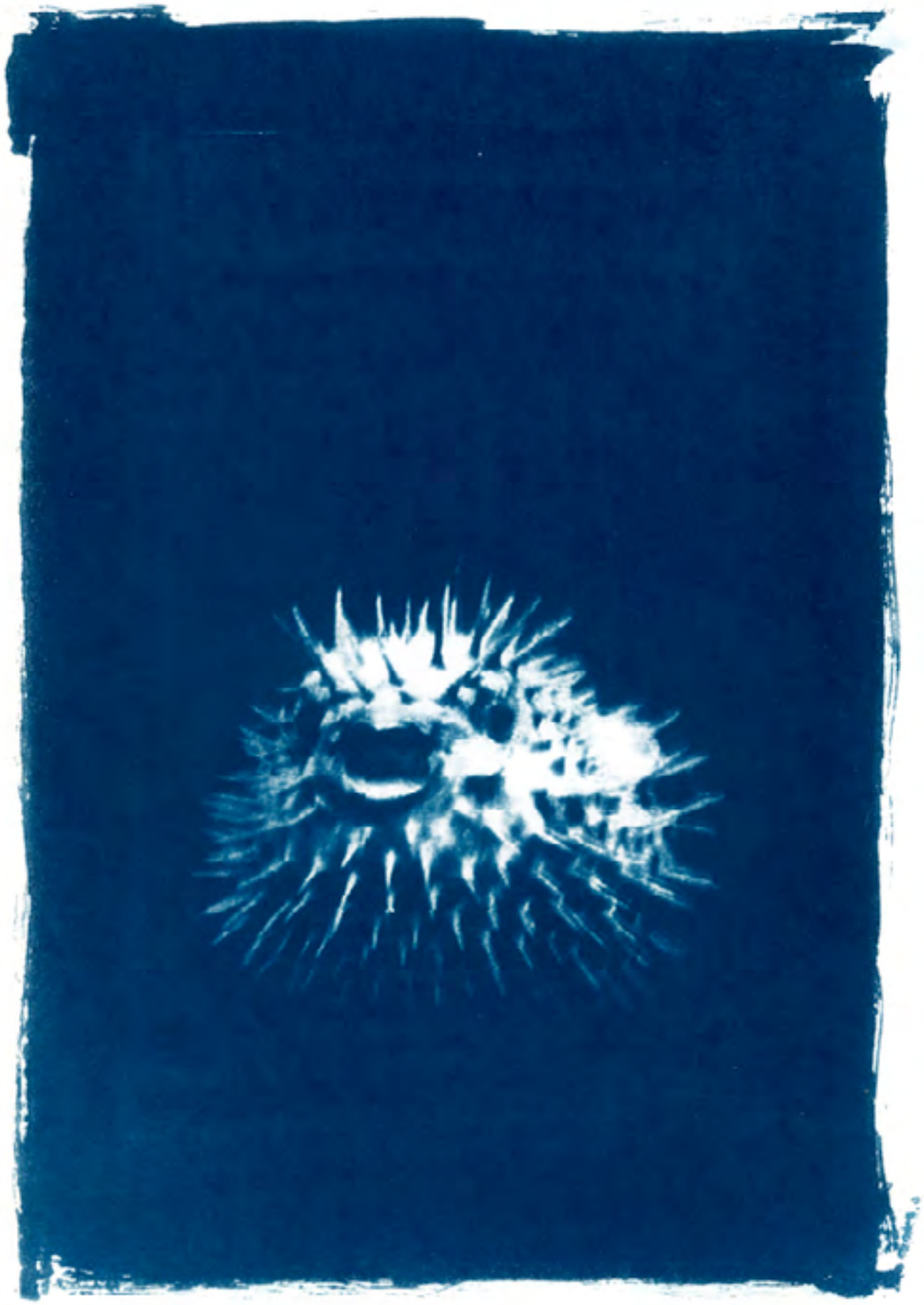
FERNAND FERNANDEZ

Du 28 novembre au 10 décembre 2016

Le réel dans la bouche

Les animaux, mâles ou femelles, n'ont pas de sexe, ils sont les animaux, ils n'entrent pas dans la problématique du sexe, dans la combine pour trier les êtres, ou alors les animaux sont des sexes à eux seuls, ils sont le sexe poisson, le sexe tigre, le sexe insecte etc. Il y a autant de sexes que d'espèces animales, des sexes disparus et des sexes à naître, des sexes qui tâtonnent dans l'évolution, des sexes par essai et erreur, contre-adaptation, bond évolutif. Manger tout vivant est un acte sexuel. Les animaux sont des ombilics du Réel.
In *Textes alimentaires*, à paraître aux éditions Vanloo

Dans le futur il n'y a pas de monde non parce que le monde a disparu mais parce que le Langage en a été effacé. Dans le Réel la destruction du Langage procède par une intoxication massive qui porte le flash verbal au-delà d'un seuil de saturation où le Langage se neutralise lui-même dans l'équivalence de tous les points de vue. Dans le Réel l'arme de destruction massive du Langage est le débat. Dans le Réel se reposer dans le silence ne veut pas dire quitter le Langage mais faire de la varappe sur sa face interne. Dans le Réel « Tais-toi et parle » se substitue à « Lève-toi et marche ». Dans le Réel le Langage est un poisson-Lazare.



JEAN-MARTIN BARBUT

Du 12 au 24 décembre 2016

LA PROSE DE POSEIDON

L'eau n'est pas chez ce photographe abordée seulement de loin, optiquement, comme seul sujet ou support métaphorique de la matière, de la mémoire, du mouvement, de la temporalité, elle est vécue, parcourue. Jean-Martin Barbut est avironneur de mer, il connaît donc les courants, les marées, les vents, il sait naviguer dans les vagues, il parcourt physiquement son jardin photographique, il s'entraine à photographier à la rame, il pêche ses images à la traîne, il passe par l'expérience (comme un peintre Renaissant).

* * *

L'effet de coupe, l'utilité de la marge, la démonstration du cadrage, du hors-champ laissé sur place, dans l'espace. Les vagues de Jean-Martin Barbut rejoignent bien les nuages d'Alfred Stieglitz (sa série Equivalents), elles convertissent une nature sauvage, installée hors sens, indocile, autonome, en un langage graphique, un parler propre, une langue reconnue, celle de l'image.
Effets de coupe donc – Graal de la photographie.

David Brunel
Docteur en philosophie esthétique, écrivain, photographe,
enseignant à Aix-Marseille Université, à l'Université Paul Valéry Montpellier III,
et en écoles supérieures d'art. Dernières publications :
Pour un voir en Fuite, éd. de La Nuit, 2013.
La Photographie vue de dos, éd. L'Harmattan, 2015.